

LA REINE CLAUDE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JUILLET



Il y a des noms qui ne sont pas des noms célèbres, mais qui sont des noms populaires. — Ces noms-là ne portent avec eux aucune date sonnante, aucun fait éclatant ; mais ils ont laissé derrière eux, avant de tomber dans l'abîme des siècles, comme une longue trainée de lumière sereine et paisible que la gloire des autres n'a pas pu éclipser. Ils ne se sont pas éteints avec ce fracas de quelques-uns de ces grands noms qui ont fait tressaillir les âges qu'ils avaient marqués de leur empreinte. Ils se sont éteints doucement, longuement, comme une harmonie ; et les générations venues après eux, charmées par leur doux écho, ont laissé à l'histoire le soin des gloires bruyantes, et se sont répété jusqu'à nos jours ces noms humbles et doux. — Le nom de Claude, la bonne reine, est de ceux-là. Toute sa grandeur est dans son humilité.

L'époque de la renaissance apparaît toute semée de noms illustres, de grands noms de princesses ; surtout à Florence, la cour des Médicis offrait un luxe incomparable de beauté, de savoir et d'esprit. La cour de France en fut jalouse, et elle déploya à son tour tout ce que l'esprit français possède de grâce et d'élévation. Du temps que la reine Claude répandait paisiblement autour d'elle les saines émanations de ses vertus et les bénignes influences de sa continuelle médiation entre le peuple et le roi, à la couronne des Valois scintillait comme une étoile cette belle Marguerite de Valois, éblouissante de tous les prestiges, l'aînée de ces trois Marguerite, sœurs en beauté et en esprit. La plus digne des regards de la postérité entre ces sœurs des grâces antiques, était assurément la duchesse d'Alençon : aimable, spirituelle, libérale, elle possédait à un haut degré le sentiment des choses élevées ; à tout cela elle joignait cet admirable dévouement de sœur qui lui fit user plus tard auprès de Charles-Quint des ressources d'une innocente coquetterie. Chérie de sa famille, adulée par toutes les illustrations de l'Europe, admirée de toute la nation

pour l'affection touchante qui la liait au roi, ce roi d'un caractère si parfaitement français, et si sympathique aussi à la France entière. Mais toutes ces vertus étaient, dans la princesse, un peu gâtées par cette ambition de savoir, par cet orgueil de l'esprit qui frise le pédantisme. De plus, la duchesse avait la manie de *théologuer*, et le peuple n'était pas habitué en France à voir les femmes se mêler des choses de l'Église.

Toutes les affections populaires se portaient donc dans ce temps sur la reine Claude, pieuse, douce, bienfaisante ; et elle est peut-être la seule femme de cette grande époque, sur laquelle des regards chrétiens puissent se reposer avec une entière sympathie.

La reine Claude était Française. Elle était née au cœur de cette belle contrée sur laquelle elle était appelée à régner, faveur si singulière aux filles de roi, qui n'ont le droit de chérir que la patrie de hasard où les conduit leur mariage. Les clauses du contrat de la fière Anne, sa mère, la faisaient, dès sa naissance, duchesse de Bretagne, et la vigueur du sang breton qui coulait dans ses veines eût pu lui faire regarder comme sa vraie patrie, la Bretagne, ce foyer tant aimé de la reine sa mère. Mais il n'en fut rien, et on peut presque dire qu'en elle s'éteignit l'opiniâtre résistance qui séparait encore de notre France la vieille Armorique.

Cependant la reine Anne, peut-être dans la pensée non avouée de ménager à son beau duché un espoir lointain d'indépendance, avait songé à toute autre chose pour sa fille.

Charles d'Autriche, depuis l'illustre Charles-Quint, amorcé, comme dit naïvement un vieil historien, par la vertu et surtout par le riche apanage de la princesse — car elle était encore héritière de tous les droits de la maison de Valois-Orléans sur le duché de Milan, et de plus comtesse de Blois, d'Ast, de Coucy, de Montfort, d'Étampes et de Vertus — la demanda en mariage, et Anne de Bretagne l'avait presque promise. Il y avait à ce dessein de la reine plusieurs motifs. Le premier était une sorte d'antipathie naturelle qu'avaient l'une pour l'autre la reine

Anne et la duchesse d'Angoulême, mère de François, du côté duquel inclinait le cœur de la jeune princesse Claude, et que le roi Louis XII eût accepté volontiers pour gendre.

Louise de Savoie était altière, et de plus avare, ce que prouva assez l'histoire de sa régence, et Anne de Bretagne n'avait pas absolument tort dans ses préventions. Enfin, il y avait un second motif plus impérieux encore; Anne de Bretagne, reine deux fois et deux fois l'épouse de monarques qui l'avaient aimée ardemment, craignait pour sa chère fille des maux qu'elle n'avait pas connus. Elle avait deviné l'inclination naissante de la princesse. Elle avait vu dans les égards respectueux du jeune François, dans sa politesse galante et parfaite, mais réservée et froide, que lui ne pouvait rendre à Claude cette sympathie qu'il avait inspirée. Elle avait vu dans ce projet d'union un lien politique sans présage de bonheur pour sa douce et bien-aimée Claude.

La reine parlait souvent au roi de ses pressentiments. Mais lui, qui connaissait l'âme loyale de François, répondait à la reine : « Madame, la vertu de notre fille touchera le comte. Il ne pourra s'empêcher de lui rendre justice. »

La reine Anne pensa mourir d'angoisse lors d'une maladie que fit la jeune princesse au mois d'avril 1505. Une fièvre continue retenait dans le délire son enfant bien-aimée. — Laurent Lallemand, un saint homme qui occupait alors le siège de Grenoble et qui avait la gloire d'être l'oncle maternel du chevalier Bayard, vint voir la reine au château de Mons près Grenoble, où la maladie de sa fille l'avait arrêtée. Il trouva Anne dans les larmes; ce bon prélat conseilla à la reine de prier le bienheureux François de Paule dont la sainte intercession avait produit des prodiges. La reine l'invoqua et aussitôt Claude fut guérie.

Deux mois après, la reine Anne mit au monde sa fille Renée qui devint duchesse de Ferrare et qui fut le gracieux portrait de sa tante, la belle duchesse d'Alençon.

Anne de Bretagne était morte depuis quelques mois quand on célébra le mariage de Claude avec son parent, Monsieur d'Angoulême. Les Français furent heureux de conserver au milieu d'eux cette bonne et sainte princesse. Il y eut des feux de joie sur les places publiques, et rien n'aurait troublé l'allégresse publique que causa cette fête de famille, sans la douleur persistante que le roi conservait de la mort récente de sa femme. Même dans un jour si solennel, il ne changea rien à son deuil habituel, et il exigea que les mariés fussent vêtus de noir pour la bénédiction nuptiale.

En recevant la main de Claude de France, François d'Angoulême n'épousait pas seulement un des meilleurs partis qui fussent en Europe; mais il recevait avec une dot si brillante une épouse encore plus parée de ses vertus que de ses apanages.

Quand plus tard Claude devint reine, déjà le peuple la connaissait, et on ne l'appela jamais que « la bonne reine. »

Elle était bonne et douce, en effet; et si l'on voulait chercher un type parfait de femme au moyen âge, c'est la reine Claude qu'il faudrait choisir avec sa vie si simple et si pleine de bonnes œuvres; avec sa belle âme droite et sereine, et ses mœurs si innocentes

que l'ingénuité de sa devise ne pouvait convenir à nulle autre personne de son temps qu'à elle. Cette princesse avait choisi l'image de la lune en son plein, avec ces mots : *Candida candidis*.

On travaillait dans son château de Blois, comme on travaillait dans un ouvroir de nos jours. A l'imitation de la reine sa mère, elle faisait ranger autour d'elle ses dames et ses demoiselles pour filer et broder toute sorte d'ouvrages. Les ornements des autels, les tapisseries de nos églises, sortaient presque toujours de ses mains royales. Et elle travaillait aussi pour les pauvres qu'elle aimait à vêtir. Car cette reine était ennemie de la paresse.

Avec cela, elle trouvait moyen d'élever et de former à la fidélité et aux devoirs de la royauté les huit enfants qu'elle donna au roi.

Ce prince l'aima en retour, comme son bon ange, comme sa meilleure amie, enfin il l'aima comme il devait aimer une seule femme : la mère de ses enfants.

Elle ne demanda pas non plus la régence pendant le temps que François alla revendiquer le Milanais. La reine mère s'en était saisie depuis longtemps dans la pensée du roi; et la bonne reine Claude ne réclama rien, ne fit valoir aucuns droits. Elle continua de filer et de broder, et les pauvres y gagnèrent.

La comtesse d'Angoulême, dans son journal, ose prendre l'univers à témoin qu'elle a toujours honorablement et amiablement conduit la jeune reine, sa bru. « *Chacun le sait, dit-elle, vérité le cognoist, expérience le démontre, aussi fait publique renommée.* »

C'est ici surtout que les pompeuses protestations de la comtesse sont en défaut. Peu sympathique au peuple de France, elle s'était rendue plus impopulaire que jamais par sa hauteur et sa malveillance envers la reine. Témoins de la patience que la douce princesse opposait à ces traitements, les Français tournèrent contre la régente toute l'amertume que cette découverte leur donna. Et l'amour de ce peuple redoubla d'efforts pour consoler la bonne reine de ses chagrins de famille.

Les infidélités de François furent pour elle un sujet de chagrin plus sérieux. Mais elle en souffrait en secret, et personne ne connut jamais la plaie cachée de son cœur. Elle aimait tendrement cet époux. Et il lui fallut bien du courage pour se résigner à ne recevoir de lui qu'une tendresse d'habitude fondée sur la plus juste estime.

Claude de France n'était pas, il faut le dire, la plus belle personne de son temps. Elle boitait légèrement; ainsi que la reine sa mère, mais elle avait moins grand air. Elle n'avait pas non plus cette beauté noble et sévère de la fière Bretonne. Elle tenait quelque chose de l'expression pleine de bonhomie du roi son père. Mais toutes les grâces de la douceur et de la modestie siégeaient sur son front.

Ce fut une belle vie; mais elle fut de trop courte durée.

Quand la reine Claude mourut, et elle n'avait que vingt-quatre ans, ce fut un deuil immense dans la nation. On était alors au plus fort des agitations de ce règne et le roi François s'avancait vers la Provence, quand la nouvelle de cette mort retentit en France. Ce ne fut qu'un sanglot. La reine était morte tristement, loin de cet époux qu'elle avait tant aimé, sans pouvoir fixer sur lui ses derniers regards. Malade

déjà avant le départ de François, elle l'avait supplié de renoncer à cette triste entreprise pour le Milanais. Et ses instances avaient été inutiles. Avait-elle prévu, cette sage et douce princesse, tous les désastres qu'amèneraient ces guerres d'Italie si onéreuses et si funestes à la France?

Le corps de cette sainte reine demeura longtemps exposé à la vénération de ses sujets. Chose étrange! Cette princesse qui avait apporté en dot à la France une de ses plus belles provinces avec tant de richesses, ne put être portée dans la sépulture des rois, à Saint-Denis, parce que l'état des finances du royaume ne

permettait pas les dépenses que ces funérailles royales exigeraient. Elle demeura dans la chapelle de son château de Blois jusqu'à ce qu'on pût la transporter à Saint-Denis avec le cérémonial accoutumé. Et cela dura plusieurs années.

Le peuple l'honora comme une sainte. Il y eut beaucoup de ses sujets qui invoquèrent, en mainte nécessité, l'intercession de la bonne âme de leur reine, pensant que cette protection maternelle, qui ne leur avait jamais manqué sur la terre, leur obtiendrait dans le ciel le succès de leur prière.

BIBLIOGRAPHIE.

LES

MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

Par ANDRÉ LEFÈVRE (1).

Ce livre, d'une lecture claire et intéressante, est de la science en tablettes, et telle que les estomacs paresseux de nos jours l'aiment et la goûtent. Il a fallu beaucoup lire et beaucoup voir pour écrire ce volume de 450 pages, qui décrit les chefs-d'œuvre de l'architecture chez tous les peuples, depuis les Celtes et les Pélasges jusqu'aux nations civilisées de nos jours; qui va des acropoles de Mycène et de Tirinthe jusqu'à la gare du Chemin de fer du Nord, en visitant sur sa route, les Pyramides, les palais de Ninive et de Babylone, le Temple de Jérusalem, les constructions d'Elora dans l'Inde, les merveilles de la Grèce, l'Acropole et le Parthénon, les monuments romains, les théâtres, les arcs de triomphe, les aqueducs, les églises et les palais byzantins, les mosquées arabes, l'Alhambra de Grenade, les chefs-d'œuvre gothiques, les admirables cathédrales, les hôtels de ville, les forteresses, les monuments de la Renaissance, églises et châteaux, les créations de Louis XIV, et enfin les œuvres du dix-neuvième siècle, la Bourse de Paris, l'Arc de triomphe de l'Étoile et les viaducs gigantesques des voies ferrées. Quelle course à travers le monde et les destinées de l'humanité! Eh bien! on suit avec grand plaisir le guide intelligent qui vous mène et qui a le talent de

faire comprendre et apprécier les œuvres d'art devant lesquelles il vous conduit. Voyez cette description de l'église Saint-Marc à Venise: «Commencée en 979, sous le doge Orseolo, la basilique de Saint-Marc s'est achevée lentement, s'enrichissant à chaque siècle de quelque nouveau trésor; édifice étrange et mystérieux, exquis et barbare, immense amoncellement de richesses, église de pirates, faite de morceaux volés à toutes les civilisations! Et, chose singulière, qui dérange toute idée de proportion, ce ramas de colonnes, de chapiteaux, de bas-reliefs, d'émaux, de mosaïques, ce mélange de style grec, romain, byzantin, arabe, gothique, produisent l'ensemble le plus harmonieux... Tout cela s'arrange avec un rare bonheur et forme le plus magnifique bouquet monumental.

» La façade tournée vers la place a cinq porches donnant dans l'église et deux conduisant sous les galeries extérieures latérales. La porte principale est marquée par deux groupes de quatre colonnes de porphyre et de vert antique au premier étage, et de six au second. La porte centrale est plus riche et plus ornée que les autres. Outre la masse de colonnes antiques qui l'appuient et lui donnent de l'importance, trois cordons d'ornements sculptés, fouillés et découpés avec une patience merveilleuse, dessinent très-finement son arc par leur saillie. C'est au-dessus de cette porte, sur la galerie qui fait le tour de l'église, que sont placés, ayant pour socles des piliers antiques, les célèbres chevaux de Lysippe qui ont orné un moment l'arc de triomphe du Carrousel. Des mosaïques sur fond d'or brillent sous tous ces porches, au milieu d'émaux et de figures de toute sorte qui se prolongent sur les autres faces de l'église, en très-grand nombre.

« Avant d'entrer dans l'église, regardons les cinq coupoles, pareilles à des casques d'argent et qui se terminent par de petits dômes, surmontés de croix

(1) Paris, boulevard Saint Germain, 77, librairie Hachette. Un fort volume avec 50 vignettes, prix : 2 francs.

de Saint-André, ayant à chaque pointe trois boules d'or.

» La basilique de Saint-Marc, comme un temple antique, est précédée d'un atrium qui, ailleurs, serait une église, et qui mériterait une attention particulière. Les trois portes de bronze, incrustées et niellées d'argent, couvertes de figurines et d'ornements, qui conduisent dans la nef, viennent, dit-on, de Sainte-Sophie de Constantinople... La voûte arrondie en coupoules, présente en mosaïque l'histoire de l'Ancien Testament.

» Entrons maintenant dans la basilique. Rien ne peut se comparer à Saint-Marc de Venise, ni Cologne, ni Strasbourg, ni Séville, ni même Cordoue avec sa mosquée : c'est un effet surprenant et magique. La première impression est celle d'une caverne d'or, incrustée de pierreries, splendide et sombre à la fois, étincelante et mystérieuse...

» Les coupoules, les voûtes, les architraves sont recouvertes de petits cubes de cristal doré, d'un éclat inaltérable, où la lumière frissonne, et qui servent de champ à l'inépuisable fantaisie des mosaïstes. Où ce fond d'or s'arrête, commence un revêtement des marbres les plus précieux et les plus variés. De la voûte descend une lampe en forme de croix à quatre branches, à pointes fleurdelisées, suspendue à une boule d'or, découpée en filigranes, d'un effet merveilleux quand elle est allumée...

» Au fond se déploie le chœur, avec son autel qu'on entrevoit sous un dais, entre quatre colonnes de marbre grec, ciselées comme un ivoire chinois par de patientes mains qui ont inscrit toute l'histoire de l'Ancien Testament en figurines hautes de quelques pouces. Le retable de cet autel est un fouillis éblouissant d'émaux, de camées, de nielles, de perles, de grenats, de saphirs, de découpages d'or et d'argent; un tableau de pierreries représentant la vie de saint-Marc. Il a été fait à Constantinople en 976.

» Le pavage en mosaïque, qui ondule comme la mer, par suite de l'ancienneté et du tassage du pilotis, offre le plus merveilleux bariolage d'arabesques, de rinceaux, de fleurons, de losanges. Il y a là de quoi fournir des dessins pour un siècle à la manufacture des Gobelins.... »

Nous ne promettons pas que toutes les descriptions de M. Lefèvre soient aussi vivantes, aussi colorées que celle-ci, mais elles possèdent toujours, et à un degré éminent, la clarté, et elles empruntent aux auteurs qui ont vu ces monuments, des qualités suffisantes de pittoresque et de poésie.

LA JEUNESSE DU DOYEN

Par LOUIS JOUBERT (1).

Ce roman, car c'en est un, a une foule de qualités remarquables. Il est intéressant, touchant, écrit d'un

(1) Chez Maillet, 15, rue Tronchet. Un beau volume, prix : 3 francs.

style nerveux et coloré, rien n'y peut offenser les sentiments délicats, rien si ce n'est le cadre lui-même. Le héros du roman s'est fait prêtre, et il raconte lui-même les événements de sa jeunesse et les vives douleurs qui l'ont poussé vers le sanctuaire. Il y a là un défaut de tact et de convenance qu'il eût été facile d'éviter, en transformant l'autobiographie en récit, et en laissant à un autre, à l'auteur, le soin de détailler la série des sentiments et des idées qui ont amené le Doyen au sacerdoce. Le roman y eût gagné; on aurait suivi avec autant d'intérêt l'histoire de ce jeune homme, fils d'un soldat, élevé dans la famille du colonel de son père, traité en fils, traité en frère par le colonel et par sa fille, jusqu'au moment où les convenances du monde, l'orgueil du nom et des alliances séparent ceux qu'unissaient la plus tendre affection et les plus lointains souvenirs. Il entre au séminaire, elle se marie; il se console avec Dieu, elle ne se console pas avec le monde, mais tous deux s'appuient sur le devoir pour se fortifier. Elle meurt la dernière de sa famille, le doyen lui survit, et se dévouant dans une épidémie, au soulagement de son troupeau, il meurt à son tour, et il n'en est pas fiché. On le voit, rien de plus pur que cet ouvrage; ajoutons qu'il est attachant, que les caractères sont heureusement tracés, les paysages décrits avec charme, que les plus nobles sentiments respirent dans ce livre, et répétons : quel dommage que monsieur le Doyen parle ainsi de lui-même et du temps passé!



UNE SŒUR DE FABIOLA

Par M. l'abbé A. D. (1).

Ce titre est bien modeste, puisque l'écrire au début d'un livre, c'est avouer que l'on a dû à un autre l'inspiration qui l'a dicté. En effet, on retrouve un rayon et un écho de *Fabiola* dans cette histoire des *Martyrs de Carthage*, que M. A. D. raconte à ses lecteurs avec beaucoup de charme et de vérité. Ce sont en effet des figures bien dramatiques que celles de Perpétua-Vivia, la jeune mère martyre, de Félicité l'esclave, mère aussi, martyre aussi, de l'éloquent évêque Cyprien et de l'austère Tertullien, dont la voix exhortait les chrétiens à mourir. Les actes de ces martyrs forment à eux seuls une tragédie complète, et l'auteur du livre dont nous parlons les a encadrés dans une action vive et saisissante. Ce livre attache par la beauté des caractères, par les connaissances historiques qu'il révèle, et il mérite certainement une place d'honneur parmi les imitations que le beau roman du cardinal Wiseman a fait naître.

M. B.

(1) Chez Maillet, éditeur, rue Tronchet, 15, un beau volume in-12, prix : 3 francs.

UN CŒUR D'HOPITAL

CONNAISSEZ-VOUS quelque chose de plus insignifiant que ce qu'on appelle un cœur d'hôpital? A ce mot, on se figure aisément un de ces êtres qui ne vivent qu'à moitié, ne sentent rien fortement, et sont peu dignes d'une affection sérieuse. Aimer tout le monde, c'est n'aimer personne, dit-on, et d'après ce principe on se moque, c'est très-facile!

Je disais comme les autres à vingt ans, et précisément parce que j'avais vingt ans. A cet âge on a déjà beaucoup entendu, et l'on a vu très-peu de chose. Avez-vous remarqué que l'oreille en sait plus long que l'œil? Sur mille points, vous avez à vingt ans des idées toutes faites qu'on vous a taillées sur le patron de famille, de corporation, ou de cercle intime. Mon bagage philosophique était léger, et je commençais ma ronde en répétant d'un air assuré ce que d'autres avant moi avaient dit du même air. Je sortais du collège, non sans plaisir; mon rêve, c'était de faire mon nid en chantant, m'y installer, et n'y point souffrir. J'avais du moins bon goût.

Privé des conseils d'un père et d'une mère, j'étais bien seul et ne tardai pas à le sentir, mais vaguement, comme un malaise qu'on ne sait pas définir. Trop étourdi pour penser longtemps à une seule chose, je trouvais à chaque pas une distraction, un plaisir, et le tourbillon emportait cette partie de moi-même qui raisonne, et avec laquelle j'ai fait depuis très-ample connaissance. A cette époque, en vérité, mon jugement et moi, nous nous connaissions fort peu; je le croyais ennuyeux, il me croyait fou, et nous nous trompions tous les deux. Il fallut des années pour redresser notre commune erreur; aujourd'hui nous sommes bien ensemble, très-bien même; il a pris sur moi un tel ascendant que si, par aventure, il m'arrive de sortir en le laissant à la maison, je l'entends courir après moi à la première sottise que j'aurai dite ou faite, il me rattrape, me fait de la morale, et nous voilà bons amis comme devant.

Au temps où je me reporte, une cousine de ma mère avait la bonté de m'aimer beaucoup en souvenir d'elle : au collège, elle venait me voir, ce qui m'ennuyait par-dessus tout. Pourquoi? elle qui faisait une lieue pour savoir de mes nouvelles, et qui ressentait pour moi une bienveillance si parfaite? hélas! D'abord, elle avait plus d'un demi-siècle, et quand on a joui de trois lustres à peine, un demi-siècle compte double; cette bonne mademoiselle Delatour me faisait l'effet d'avoir vu passer madame de Maintenon allant à Saint-Cyr; je m'étonnais qu'elle eût un costume à peu près moderne. Était-ce que je ne

l'aimais pas? non, mais j'aimais mieux la balle, les barres, les billes, que sais-je? j'aimais tout ce qui n'était pas ma cousine, et, de cette prévention très-coupable, résultait une sorte d'ennui quand j'entendais sa voix. Je me demandais : que vais-je lui dire? cette hésitation préméditée est toujours fatale à la conversation. J'avais d'autant plus tort de m'inquiéter que la causerie de mademoiselle Delatour, à la fois grave et animée, ne manquait pas d'intérêt. Elle m'entretenait des actualités du collège, me plaçait sur mon terrain pour me mettre à l'aise, et entremêlait notre conversation de quelques nouvelles du dehors; tout était bien, mais on se rappelle que mon jugement et moi n'habitions pas le même étage.

Une des choses qui ne me plaisaient pas dans ma cousine demi-séculaire, c'était ce je ne sais quoi, appelé je ne sais trop comment, qu'on aperçoit avant l'individu, et qui se compose généralement d'une paire de gants, d'un chapeau, d'une robe, ou d'une redingote, selon l'occurrence. Je m'y connaissais peu; malgré cela, ou peut-être par cela même, je la trouvais mal mise. Au parloir, je regardais les mères et les tantes de mes camarades, et, voyez la malice du mauvais génie, je les trouvais toutes mieux que mademoiselle Delatour, soit qu'elles fussent mieux mises, en effet, soit plutôt qu'elles ne fussent pas mes vieilles cousines.

Une autre chose qui me déplaisait, c'est que cette bonne parente me parlait d'une infinité de gens qu'elle aimait; elle me nommait un enfant malade, une dame âgée, le mari d'une autre dame qui s'était, le pauvre homme, cassé la jambe, et qu'elle plaignait de tout son cœur. Je voyais par ses entretiens, et aussi par ce que j'avais appris d'autre part, que sa vie n'était qu'un dévouement continu. Une foule de parents, d'amis et d'étrangers se disputaient son cœur, et à force de tirer, chacun en emportait un morceau; mais par un phénomène analogue à celui qui faisait, autrefois, renaître le phénix de ses cendres, le cœur de ma cousine morcelé depuis cinquante ans, se reconstituait incessamment, toujours frais, ardent comme sont les cœurs tout neufs. Oui, elle était ainsi, et moi, ingrat, je ne tenais pas à être aimé d'elle, je me moquais de cet asile que m'offrait l'amitié, je répétais comme les autres : — ma cousine Delatour? c'est un cœur d'hôpital! — Une sorte de mépris se cachait sous ce mot, c'était l'expression d'une banalité dont personne ne se soucie.

Au sortir du collège, je tombai, comme tant d'autres, dans la fièvre des examens; je n'en dis rien, mais il me prit une peur proportionnée à l'énorme paresse qui avait fait ses études côte à côte avec moi; je devais pourtant vaincre ou périr; mon avenir dé-

pendait de mon admission. Qui m'encouragea? qui lutta, le mieux contre l'espèce de terreur que j'éprouvais? ce fut ma cousine. Quoique je ne lui en disse rien, elle analysait ce qui se passait en moi, mieux que je ne l'eusse fait moi-même. Pense-t-on que je lui en fusse très-reconnaissant? Tout au contraire; cela aurait dû être, cela ne fut pas. Si je l'avais aimée comme elle le méritait si bien, j'aurais estimé à leur juste valeur ses soins, ses encouragements, ses conseils; mais je regardais avec indifférence cette femme dont les parents, les amis, les voisins, la femme de chambre, la couturière, la modiste, le bedeau, tous enfin étaient également satisfaits, et qui tous recevaient d'elle un reflet d'intérêt affectueux, juste au degré qu'il fallait.

J'avais lu, rien ne sert plus ordinairement de préparation aux bacheliers, j'avais lu nombre de romans bien touchants, où l'héroïne, d'après elle et une autre personne, considérait comme non venu le reste de la création. Aussi, peut-on juger de mon étonnement, en voyant de près cette cousine qui, depuis tant d'années, aimait modérément, convenablement, ni trop, ni pas assez, sa famille, ses amis, ses compatriotes et ses contemporains.

Je la voyais souvent ressentir une émotion de tristesse au sujet d'une personne de sa connaissance qui s'éteignait, et dont elle partageait les angoisses, sous prétexte que cette personne en éprouvait du soulagement. Je la voyais peu après se mêler à la joie d'une jeune parente qui se mariait fort galement; elle lui faisait de beaux cadeaux, causait avec elle de ses toilettes, de ses plaisirs, et aussi de ses devoirs, car elle avait toujours un mot utile à jeter en passant tout au fond du cœur. J'aurais cru volontiers qu'elle aimait passionnément cette jeune fiancée : point du tout. Il y a des adjectifs très-français qu'elle n'admettait point, comme l'a fait l'Académie pourtant; passionnément en était un. L'admettre l'eût effectivement gênée car, tout en jetant des fleurs sous les pas de la jeune fille, elle ne pouvait oublier telle ou telle âme alors en détresse; elle rayonnait à ce point que la même main qui caressait les heureux, essayait les larmes avec autant de cordialité. Quoi! est-on sincère quand on partage la joie et la douleur? sans doute, mais il faut convenir que ce n'est pas le fait des natures ardentes, jalouses, chaleureuses; cette faculté double n'appartient qu'à celles qui font tout avec calme et sans élan. Or, je regardais comme infirme une âme calme, maîtresse d'elle-même; le besoin que j'avais de courir au-devant des impressions fortes me faisait plaindre de tout mon cœur ceux qui marchent tranquillement.

Admis, après mille et une péripéties, à l'école préparatoire qui devait me préparer à d'autres préparations, car la vie, c'est cela, j'éprouvai le jour même deux sensations : un contentement sans pareil, et un mal de tête fou. Entraîné par l'habitude, j'allai porter les deux chez ma cousine Delatour, car en vérité, c'était sa maison qui à mes yeux ressemblait le plus à la maison paternelle. En arrivant, je tombai dans ses bras, non que je m'y fusse jeté, mais parce qu'il n'y avait point d'autre place, tant elle me serrait de près en lisant dans mes yeux les deux nouvelles que j'avais à lui dire. Ouf, elle devina l'une à mon air triomphant, l'autre à mon air abattu, car j'avais ce jour-là deux faces comme Janus. Nous causâmes avec

amitié, elle me félicita, me plaignit, et remplit à merveille ces deux rôles, mais d'heure en heure la face triomphante pâlit, et finalement se fondit dans la face abattue. Je ne devais mes lauriers qu'à un excès de travail; la fièvre avait fait route avec moi; arrivés tous deux au but, elle prétendit loger sous mon toit; je dis que je n'étais pas chez moi, mais chez mademoiselle Delatour, la fièvre ne voulut rien entendre, et ma bonne cousine, de concert avec son docteur, lui donna, comme à moi, l'hospitalité. Parmi les noms qu'on lui chercha, on trouva celui de typhoïde, et bien qu'il fût le pire de tous, on le choisit. Ce fut dans la maison de ma cousine que j'endurai ce martyre; elle fut ma garde-malade, mon amie et ma mère : à tous ces titres j'usai et j'abusai de sa bonté, la réclamant jour et nuit, tantôt pour lui parler raison, tantôt pour lui dire des sottises, car la fièvre et moi, ne faisons plus qu'un même individu, et si j'avais quelques bons moments, elle, la méchante, était toujours fâchée, et s'en prenait à ma cousine.

Ce supplice dura deux mois; la fièvre consentit à se retirer, mais peu à peu, comme l'ennemi qui laisse douter si sa retraite n'est point une ruse de guerre. Enfin, elle me perdit de vue, j'étais en convalescence; je retrouvais cette demi-possession de soi-même, charme et tourment de tout homme qui revient à la vie. Avec la force renaissait la lutte, ma pensée me fatiguait. Seul, je n'eusse pas eu de repos dans ces premiers combats qui s'élevaient entre un être affaibli et le monde. Mon avenir m'inquiétait, les fortes études qu'on exigeait encore de moi m'épouvantaient; les buttes devenaient montagnes; et ma guérison eût été plus lente à s'opérer, si je n'eusse vu, assise en face de mon fauteuil, une femme, bonne entre toutes, qui semblait ne se préoccuper en ce monde que de moi, qui m'inventait des plaisirs proportionnés à ma faiblesse, et ne me laissait de mes peines que celles qui étaient à ma mesure.

Il se fit alors un éclair dans l'horizon de mon égoïsme, je me demandai si je n'avais pas trouvé dans ce cœur méconnu tout ce qu'il m'avait fallu pour m'aider à souffrir, et je me demandai encore si j'aurais pu trouver davantage dans un de ces êtres fiévreux, agités, qui se donnent sans réserve, ayant pour principe l'exclusion. Misère humaine! Ce que c'est que de ne pas habiter le même étage quand on doit demeurer ensemble! Pendant que mon jugement discutait la question, je sortis, et je m'en allai battre le pavé de Paris, me répétant, à moi-même, que dans les procédés généreux de ma cousine Delatour il y avait beaucoup d'acquis, de parti-pris, de convenu, quelque chose qui ressemblait à la formule de charité bégarée par l'enfant sur les genoux maternels : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » Hélas! je ne sentais pas, en ce temps-là, la sublime simplicité de ces paroles. J'éprouvai donc, dans la partie inférieure de mon être, une secrète humiliation en pensant que ce n'était pas pour moi seul qu'on avait sacrifié repos, liberté, santé même, car les joues de ma vieille amie étaient devenues plus pâles; je me dis qu'une autre personne dans le même cas eût excité la même compassion, à quelque nuance près, car mademoiselle Delatour aimait en moi ma mère, et rien n'ajoute à la force d'une sympathie

comme celle d'une autre sympathie. L'erreur maladroite d'un domestique vint affirmer ces mauvaises pensées : il me remit une lettre à l'adresse de ma cousine, et moi, distrait à un point impardonnable, je lus quelques lignes véhémentes d'une mère attendrie qui remerciait mademoiselle Delatour, par un cri du cœur, de ses soins, de ses bontés, de ses bienfaits pour son malheureux fils !... Je m'arrêtai, ne voulant pas poursuivre une lecture indiscrète, mais mon amour-propre qui n'avait point eu comme moi la fièvre, et qui par conséquent n'était point affaibli, me porta violemment à descendre de son piédestal cette femme que j'avais un moment admirée. C'est bien cela, me dis-je, Pierre, Jacques, ou Barthélemy, qu'importe ? s'il y a place, on entre, c'est un cœur d'hôpital....

Je quittai cette bonne parente, non assurément sans la remercier dans les termes voulus, mais il aurait fallu précisément laisser ceux-là, et en inventer d'autres pour payer de tels soins. Elle me vit sortir de chez elle en souriant, comme elle m'y avait vu entrer : je sentis clairement qu'elle n'avait pas besoin de moi ; si j'avais eu besoin d'elle, je l'aurais retrouvée tout de suite, prête à me donner son argent, sa maison, ses conseils, ses pleurs, et tout ce qui découle de ce qu'elle nommait amitié et qui me semblait chez elle trop généralisé pour mériter ce nom. J'ai mis du temps, dix ans au moins, à comprendre que, à part ce sentiment exalté qu'on ne ressent que par rapport à quelques êtres, et souvent par rapport à un seul dans le cours d'une longue vie, il y a un autre sentiment d'une grande douceur et d'une grande vérité qui sort incessamment de certaines âmes, et se déverse sur d'autres sans bruit, comme une onde tranquille se déverse sur toute pente qui ne la détourne pas du fleuve où elle vient s'abîmer. Quel nom donner à ce sentiment ? Il faudrait lui en composer un peut-être ; cependant, on l'appelle encore amitié parce que c'est le plus doux que l'homme se soit fait pour nommer ce qui est excellent ; mais dans ce sens, ce nom ressemble à une harmonie faite de sons divers qui se fondent en un seul accord : dans cet accord se glisse parfois une compassion causée par la tristesse, un intérêt profond conçu dans un danger, une admiration née de quelque chose de grand ; moins que tout cela : une circonstance, un mot réunit deux êtres pour un moment, et chacun en parlant laisse son image à celui qui s'éloigne, et cette image ne s'en va plus. C'est de l'amitié.

Ma cousine Delatour, malgré ses cinquante-cinq ans passés, car le temps marchait, et malgré ses bonnets à l'ancienne mode, pouvait avoir connu une affection souveraine et profonde ; néanmoins sa physionomie ouverte, son costume irréprochable, mais par trop dépourvu de goût, ses manières toutes rondes, ses idées très-carrées, rien en elle ne laissait place à la plus petite supposition en faveur d'une amitié exaltée. Même dans l'exercice de la charité, elle ne s'était donnée qu'en fractions aux différentes œuvres qui se faisaient dans son cercle. Loin de partager cet esprit de corps, auquel si peu échappent, et qui inspire une sorte de jalousie contre toute œuvre étrangère, elle admirait tout ce qui soulage l'infortune. Une large partie de ses biens était employée à aider les malheureux quels que fussent leur pays, leur couleur, et la coupe de leurs habits. Elle eût mis très-volontiers son or dans la bourse d'une quêteuse

qui eût été l'interprète d'un Hottentot malade, ou d'un Lapon blessé. Le croirait-on ? je lui en voulais d'être si bonne et de l'être pour tant de monde !

Ma cousine était si parfaitement raisonnable, hors le cas d'assortir les couleurs, qu'elle me faisait l'effet d'un livre ouvert, contenant les solutions de tous les problèmes. Elle discutait peu, mais touchait du doigt la question ; aussi je lui demandais volontiers conseil dans les ennuis, car les ennuis s'attachent à nous dès la jeunesse, et, comme la robe de Nessus, nous serrent étroitement ; il faut se secouer tant et plus, c'est le moyen de s'en tirer. Hercule n'en vint pas à bout, et ma cousine, en cela, lui fut supérieure : elle se jouait des ennuis journaliers, et leur donnait si peu d'attention que, blessés apparemment, eux qui sont très-susceptibles, ils ne couchaient jamais chez elle ; le lendemain, il en revenait d'autres qu'elle recevait aussi cavalièrement, et les choses allaient bien, car, ce qu'il y a de plus ennuyeux dans l'ennui, c'est d'avoir toujours le même ; il s'installe, finit par se croire chez lui, et vous fait perdre la tête.

Après les ennuis, vinrent les peines : quand je les connus, je commençai à juger tout autrement des personnes et des événements. Les contrariétés, les vexations écrasent l'esprit, tuent la gaieté, aigrissent le caractère, mais laissent le cœur libre : la peine abîme le cœur, quand il ne se laisse pas purifier et élever par elle : le cœur c'est tout l'homme ; il ne sait donc plus que devenir s'il est seul dans la peine. Le besoin rend communicatif ; souvent on doit la possession d'un ami à cette communication que la joie n'eût jamais fait naître. Je pense que c'est une des raisons qui fait qu'on s'en va répétant : — A quelque chose malheur est bon. — Ce dicton m'a toujours choqué comme si l'on m'eût dit 2 et 2 font 5. Il se peut que le tort soit de mon côté.

Il est digne du sage de ne s'étonner de rien, et de ne point mépriser un homme à cause de sa faiblesse ; ce que je vais dire se passait à la fin de ma convalescence, c'est ce qu'il ne faut pas oublier. Un jour, il y a des jours singuliers, il pleuvait — ceci est ordinaire — j'étais sur le pont d'un bateau à vapeur, ayant à mes côtés d'autres hommes mouillés comme moi de la tête aux pieds, et considérant ce qu'on nomme la rive, terme doux et poétique qui, pour le moment, désignait une affreuse prose composée de terrains perdus, de carrières béantes, de murs nouvellement crépis. Rester sur le pont paraissait intolérable, quitter le pont pour la chambre l'était bien plus ; un air vicié, du bruit sans harmonie, deux enfants au maillot, et semblant tout fâchés de vivre ! Et pourtant, la pluie redoublant, ces messieurs et moi, nous nous vîmes contraints d'affronter les nourrices et leurs détestables poupons. Pour m'aider à la résignation, je m'enfonçai dans une grande brochure jaune que j'avais emportée en quittant la terre ; malheureuse brochure, elle fut assez impertinente pour ajouter à mes ennuis les siens, et ce double poids m'accablait de sa lourdeur. Il est un âge où volontiers on éprouverait simultanément toutes les émotions qu'ont éprouvées, l'une après l'autre, les personnages de romans dont on apprend les aventures. J'avais cet âge, plus un besoin extraordinaire de sensations autres que celles qu'un examen, ou même deux, nous procurent. Il s'agissait dans mon livre d'une fille angélique et de tous points charmante, qui, tombée, par deux cents

pages de circonstances, dans une société de chena-pans, n'en allait sortir que plus pure cent fois, et plus ravissante sous tous les rapports. Elle s'appelait, s'il m'en souvient, Noélie : l'auteur avait eu la bonté de prendre à mon intention la mesure exacte de son nez, de sa bouche, de ses yeux, et de leur écartement, sans oublier l'arc des sourcils, les sinuosités des veines, les ondulations de la chevelure, le port, le pied, la main, j'étais ébahi devant une personne si bien faite et si recommandable ! je n'en avais pas encore rencontré une aussi bien douée, et, par un sentiment pardonnable à mon inexpérience, je me sentis porté à la chercher sur l'heure.

Un bateau à vapeur ne favorise pas la rêverie ; sa roue, sa cheminée, sa fumée, sa nef étroite, tout conspire contre vous, sans parler de ses limites menaçantes qui vous jettent à l'eau si vous les franchissez. C'est égal, le vague de ma convalescence me laissa croire qu'entre ces bornes resserrées se trouverait peut-être, en cherchant bien, une Noélie pareille à l'autre ou à peu près. Tout à côté de moi, hélas ! c'était une grosse nourrice. Je changeai de place. Plus loin, un trio de dames pincées, épinglées, raides, comme ne furent jamais les créations des poètes. En face, une grosse mère enchantée de tout, prenant la vie du côté comique, maigre pâture pour mon imagination ! Tout au fond, dans une rotonde réservée aux dames, j'en voyais deux et je les voyais peu, c'est un degré favorable à l'enthousiasme ; l'une était jeune, l'autre ne l'était pas. Conformément à mon livre, je portai toute mon attention sur la première. Que savais-je d'elle ? un son de voix assez pur, le frôlement de sa robe de soie, ce n'est pas grand'chose, mais cela suffit quand on vient d'avoir une fièvre qui vous a à peu près tué, et qu'on a lu mon beau livre jaune. Je commençai à m'intéresser tout de suite au sort de cette jeune fille et à la plaindre, car le ton de la personne qui l'accompagnait me semblait celui d'une mégère insupportable, et je tremblais d'apprendre que mon héroïne fût une seconde victime, jetée par le destin dans un milieu indigne d'elle.

Tandis que je déraisonnais, il pleuvait, le bateau filait, et le voyage s'abrégeait d'autant. J'avais besoin pourtant de quelques heures d'observation pour asséoir une opinion sur l'étrangère ; le temps me fit défaut, je ne connus en tout que deux énormes biftecks qui entrèrent dans le petit salon et n'en sortirent point, ce qui me déplut. Noélie ne mangeait pas tant, et choisissait ses aliments parmi les dons de Cérès et de Pomone !

Ce qu'il y a de détestable dans les bateaux, c'est qu'ils arrivent. Nous arrivâmes donc et je n'avais pas le moins du monde fini mon enquête. Les matériaux de mon roman m'avaient d'ailleurs manqué tout le temps du voyage ; il s'en présentait, je les saisis au vol : un orage et la nuit ! C'est joli ; les éclairs sillonnaient la nue comme ils font quand ils illuminent une scène grandiose ; c'était la même décoration, mais quelle piteuse scène ! des caisses, des malles, des cartons, des portefaix, de la boue, les nourrices, les maillots, les dames raides, une mauvaise humeur générale, tout cela débarquant pêle-mêle sur une plage inhospitalière, qui nous fit faire au moins cent pas avant de nous laisser entrer dans une mauvaise auberge, décorée du nom d'hôtel.

On se figure bien que je cherchai dans le tumulte

à me dévouer pour la jeune inconnue. Je m'approchai de sa tante, car l'étude m'avait appris que cette dame était sa tante, j'offris timidement mon parapluie, ces dames n'en ayant qu'un pour deux ; mais considérez mon malheur : offrir un parapluie ! quel sort ! Dans mes lectures on offrait toujours une rose, ou quelque fleur des champs, doux symbole, moi j'en étais au parapluie ! et encore ce meuble prosaïque fut-il accepté sans sourire ; la vieille dame m'entendant affirmer que je n'en avais nul besoin, eut la sottise de le croire, le saisit convulsivement, et le planta sur certain chapeau aurore et bleu qu'elle portait ce jour-là pour ma désolation. De sorte que je vis la belle enfant couverte du parapluie de famille tout bonnement, et moi, j'eus l'honneur d'être trempé jusqu'aux os pour le service du chapeau aurore ; de cela, je ne me suis pas consolé ! La tante, la nièce, moi et les autres, nous arpentions ce maudit chemin de l'auberge sans y voir goutte, le vent ayant éteint deux mauvaises lanternes qui faisaient mine de nous éclairer ; ces larges déchirures qui se faisaient au ciel ne servaient qu'à nous montrer de temps en temps une scène ridicule ; nous parlions rarement, et d'un ton lamentable, pour nous dire : — Une flaque d'eau, prenez garde ! j'ai mis le pied dedans..., ou bien : une grosse pierre, j'ai manqué de tomber... Encore était-ce le chapeau aurore et moi qui faisions le discours, la nièce ne disait mot ; je crus la voir, pauvre fille, donner du nez en terre, à deux pas, sur la gauche, où se trouvaient amoncelés des gravois et des côtes de melons : à l'instant, j'étendis mes deux bras dans le vide pour la soutenir et lui sauver la vie ; quelque chose d'anguleux se trouva là, je ramassai tout de même, bien entendu. Un éclair venant à point, je vis que j'avais sur les bras le chapeau aurore et sa tête vulgaire, car la chute de la nièce avait entraînée celle de la tante ; j'avais, en même temps, saisi un objet, peut-être un de ces souvenirs sans valeur intrinsèque, mais d'une immense valeur morale, que le hasard met en vos mains et qu'il est d'usage de garder sa vie durant, ainsi que je l'avais vu dans mes livres... c'était une côte de melon ! De cette terrible chute dans la nuit ne sortit pas, comme on le voit, une seule étincelle de poésie. Aucune affinité entre l'inconnue et moi, si ce n'est pourtant que lorsqu'elle était tombée avec son parapluie de famille sur la tête, une baleine de ce fatal parapluie avait failli me crever l'œil : je m'étais permis un gémissement qui n'avait même pas été entendu ; jeune fille et parapluie s'étaient remis à trotter l'un sur l'autre comme devant, sans se soucier de mon pauvre individu qui trébuchait par derrière entre la tante et les autres obstacles.

Je me dis à moi-même que le défaut de charme dans cette jeune étrangère venait certainement de sa grande timidité, et, dès lors, elle posa devant moi comme une image touchante ; j'aimais à me sentir protecteur ; je ne tardai pas à voir en elle les nuances très-déliées de la grâce mêlée à la candeur.

A force de piétiner dans la boue, nous arrivâmes à l'hôtel ; la tante me rendit mon parapluie sans se donner la peine de le fermer, et pendant que je m'acquittais de ce soin difficile, car la catastrophe l'avait un peu disloqué, je vis une porte s'ouvrir, puis soudain retomber ; c'était le mur de séparation qui s'élevait entre les voyageuses et moi. Ce coup me

fut rude, je m'en indignai, et à cause de mon indignation, je répondis comme un manant à un garçon joufflu qui me proposa de souper. Je le trouvais bien ridicule. Souper dans ma position ! ce qu'il me fallait, c'était revoir Noëlie, savoir d'elle quelque chose, la protéger ; or je la supposais incapable de souper après ces fameux biftecks du bateau ; grande était mon illusion : j'appris bientôt qu'elle avait encore faim.

Il y avait table d'hôte, et bien que ce système de réunion ne favorise guère l'épanchement, je me dis après réflexion que, à défaut d'autre espérance, il me fallait garder celle-là ; je fis sur-le-champ trois pas vers le garçon joufflu qui en fit aussitôt six vers moi, et je lui parlai du souper d'un ton moins superbe que tout à l'heure : il trouva cela tout simple, habitué qu'il était à héberger des fous se rendant à un établissement tout voisin ; même il se montra bienveillant et cauteur, jugeant que, du moment qu'on me laissait voyager sans gardien, je n'étais pas dangereux.

On prit place à la table d'hôte, et comme il est dans notre nature de ne pas affronter les regards de nos semblables sans chercher à nous les concilier, je tirai vivement ma redingote en tous sens pour lui rendre une physionomie quelconque, et après avoir reformé lestement le nœud de ma cravate, je passai ma main trois fois dans mes cheveux ; il est vrai que mon pantalon crotté n'était pas sec, mais cela ne me gênait point, tant les robes de ces dames étaient trempées et couvertes de boue. Au moment où l'on s'asseyait, je vis la tante donner instinctivement deux coups de poing en sens inverse à son chapeau aurore qui avait perdu heureusement sa forme primitive.

Rien de singulier comme ces repas où chacun paie son écot et s'assoit familièrement entre deux inconnus pour rompre avec eux un pain qui n'est pas certes celui de l'hospitalité ; où l'on parle beaucoup, où l'on ne sait que dire ; je voulais faire l'un, je fis l'autre. Un gros et joyeux marchand forain prit sur lui tous les frais de la conversation, mais quelle conversation peu en rapport avec mes sympathies actuelles ! Ce gros monsieur parla d'un bœuf, d'un mulet, d'un porc, et de plusieurs autres héros de la dernière foire ; il dit aussi que les avoines avaient monté, que les orges s'étaient maintenues, et cent autres sottises, tandis que j'aurais si volontiers vécu de rosée, d'encens et d'harmonie ! Il y a des gens sans imagination, qui ne sentent rien, qui ont toujours faim, toujours soif, qui aiment à travailler, à voyager, à s'enrichir, à bavarder, à rire : ce monsieur était de ceux-là et ne s'en portait pas plus mal, car il tenait tout un côté de la table et se trouvait gêné.

Et Noëlie, dira-t-on ? Ah ! Noëlie ! D'abord, j'appris, à mon grand étonnement, qu'elle se nommait Annette ; cela me froissa. Annette ne se voit plus qu'au village, ou dans les chansonnettes du vieux temps, en compagnie de Robin et de Lucas, tous deux gardeurs de moutons ; il fallut pourtant l'endurer. Les places avaient été prises au hasard et en hâte parce que tout le monde mourait de faim, même ma tante Aurore. Ce nom n'était point celui de cette dame, mais comme je ne savais d'elle que son titre de tante et la couleur provoquante de son chapeau,

je me sentais intérieurement porté, sans malice aucune, à unir ces deux choses, et cela faisait malgré moi : ma tante Aurore. Donc on s'était assis en hâte sans choisir, et je me trouvais, hélas ! trop près de la jeune étrangère. Comment, trop près ? oui, c'est ainsi, quand on n'en est encore qu'à la première étape du voyage de la vie. J'étais ce voisin de gauche qui offre le vin, l'eau, le sel, la moutarde, du pain, que sais-je encore ? vrai métier de valet, quand dans l'intervalle de ses fonctions, on ose à peine ouvrir la bouche, et encore moins regarder en face sa voisine. Elle ne me regardait pas non plus, cette modestie me charmait ; ce qui me charmait moins, c'est qu'elle mangeait, mangeait comme si les biftecks du bateau n'eussent été que fantômes. Il était positif que ce n'était ni une rêveuse Allemande, ni une piquante Espagnole, ni une Maltaise, ni une Albanaise. J'aurais aimé que cette fleur eût aspiré d'autres parfums que ceux qui nous parvenaient. Un ciel d'Asie, par exemple, m'eût enchanté ; une patrie lointaine fait toujours son effet. Quand je lui versais de l'eau et du vin, ainsi que le comportait mon rôle, et qu'elle se détournait un peu pour me dire au moins merci, son chapeau très-avancé sur les joues, selon la mode du temps, ne me laissait voir que son nez qui était un peu plus long que l'usage ne le permet. Les grâces de sa taille étaient voilées par une sorte de manteau qui n'en avait pas ; la blancheur et la souplesse du cou disparaissaient sous le vaste mouchoir de poche de ma tante que celle-ci avait mis là pour barrer le chemin au mal de gorge, car mademoiselle Annette (que ce nom me contrarie !) recevait le vent de la porte qu'on ouvrait à chaque minute. La seule forme terrestre qui tombât sous mes yeux, c'était la main, et je dois dire qu'elle était petite et rose. C'était une compensation à mes misères, je me contentais de si peu !

Le souper fut détestable. On mangea cependant beaucoup.

La nuit passa. Au point du jour, on entassa dans les compartiments d'une diligence étroite tous ceux d'entre nous qui avaient la même destination. La tante et sa nièce occupaient le coupé en compagnie du marchand forain, et moi, j'étais dans l'intérieur.

A cette époque, on avait encore la chance d'être arrêté à cinq heures du soir quand on traversait je ne sais plus quel bois ; or nous le traversâmes, et l'on nous arrêta. Quelle aubaine pour mon roman ! Détailler serait trop long ; en deux mots on nous dévalisa sans miséricorde, mais je me hâte de dire qu'on ne nous assassina point. Au milieu de notre aventure, je ne pensais qu'à la jeune voyageuse ; je la voyais déjà comme Noëlie tomber aux mains de ces perfides brigands qui l'emmenaient dans leur repaire : je me dévouai pour elle à mille morts, il n'en vint pas une. Ces messieurs n'en voulaient qu'à notre bourse, et la lutte seule eût amené des voies de fait ; comment lutter ? on n'y songea même pas. Nous étions deux nourrices, deux poupes, deux femmes, et deux hommes en me comptant ; et encore, de ces deux hommes, l'un, le marchand forain, était d'une corpulence telle qu'il ne se tournait point sans y penser trois fois pour mieux prendre ses mesures. Les choses se passèrent donc à l'amiable, en ce sens qu'on ne dégaina point.

Ma Dulcinée était debout, tremblante, entre les vo-

leurs et moi, mais au feu sombre de nos lanternes, je ne distinguai rien. J'étais d'ailleurs moins porté à l'observation depuis qu'on m'avait pris ma montre et mon argent, mais j'avais été assez heureux pour leur donner le change, et conserver un billet de mille francs au moyen d'un gousset décousu qui avait livré passage à ce billet, et l'avait laissé glisser dans la doublure de mon gilet; ce qui prouve qu'il ne faut jamais faire recoudre ses goussets quand on doit voyager.

Ces messieurs, leur besogne faite, nous plantèrent là: c'était tout ce que nous demandions. Remonter en voiture, pousser des soupirs mêlés d'interjections, se trouver un peu mal, et poursuivre notre route, c'est ce que nous fîmes, non sans nous raconter vingt fois, les uns aux autres, les détails de l'aventure que nous savions si bien; mais on aime à s'occuper de ce qui est insupportable. Les voyageurs émus, étaient remontés au hasard: la tante et la nièce se trouvèrent dans l'intérieur avec moi, nous formions un trio pleureux. Sachant de ces dames qu'elles allaient à Paris comme moi, j'osai faire quelques questions, on me répondit d'un ton confiant qui pensa me faire mourir de plaisir. Et pourtant, on ne me connaissait point, on savait seulement par mes dernières paroles que j'avais eu la chance de sauver un billet de mille francs. La conversation s'anima, les voleurs nous avaient si bien secoués que personne ne songeait à dormir; la jeune fille elle-même devint causante, et bien que je fusse condamné par le sort et la nouvelle lune à ne voir jamais que son nez tout seul, je ne tardai pas à m'intéresser au plus haut degré à sa position; je sus qu'appelées à Paris par une affaire grave, mademoiselle Annette et sa tante n'avaient dans cette immense ville, ni parents, ni amis chez qui elles pussent descendre. Se présenter à l'hôtel en disant que les voleurs de grands chemins vous ont pris votre bourse, ce n'est pas reçu à Paris. Que faire? deux femmes seules! Trois ou quatre jours suffiraient, disait la jeune fille, pour se procurer des fonds, mais d'ici là qu'elle gêne! où aller? que devenir? Elle disait cela d'un ton qui m'allait au cœur. Je me hâtai de lui offrir mon billet, ne gardant rien, mais rien du tout, pour déjeuner le lendemain. On me remercia après avoir d'abord accepté, on me serra chaleureusement la main (ce fut ma tante Aurora qui prit ce soin charmant). On me parla de la vie en famille, des chevaux, du carrosse, du château que l'on m'engageait à visiter en passant, si je passais jamais par là, c'était à deux cents lieues!... Arrivés à Paris, j'accompagnai ces dames à l'hôtel de *** et l'on m'indiqua le jour et l'heure où je devais me présenter pour rentrer dans mes malheureux mille francs.

Trois jours devaient s'écouler. Je fus obligé d'emprunter vingt francs pour manger et dormir, car j'avais honte de raconter à personne mon aventure. Ces trois jours, je les employai à rêver, à bâtir des châteaux en Espagne; ma tête s'échauffa, et quand l'heure désirée sonna, j'étais au moment de tomber en extase tant l'illusion avait grandi... Je me présente à l'hôtel, je demande ces dames: comme on hésite à me répondre, je décline le chapeau aurora, bien que j'en fusse quelque peu confus; à ce signallement non équivoque, je vois les figures s'allonger et la mienne par imitation s'allonge.

« Vous demandez, monsieur, deux aventurières qui n'ont fait que passer, on ne les reverra jamais; elles sont parties.

— Parties?

— Oui, monsieur, parties sans payer. »

Anéanti, humilié, je répondis sottement merci, et je rebroussai chemin, la tête basse,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Je ne pensais en vérité à rien, je marchais abasourdi, et comme mes pieds allaient tout seuls, ils arrivèrent instinctivement chez ma cousine Delatour.

Elle me reçut comme un fils, moi qui, à Paris depuis quelques jours, n'avais pas encore été la voir. Je lui avouai tout, et aussi l'embarras où m'avait jeté la rapacité de messieurs les voleurs et celle de ces dames. J'osai convenir que la singularité des situations, ma jeunesse, ma convalescence, ma lecture étaient les causes de cette ridicule déception, et quand j'eus tout dit, ma cousine eut la bonté de ne pas rire; je lui en sais encore un gré infini à quarante ans de distance; elle me parla très-doucement, comme on parle aux malades, ne se moquant point, ne voyant qu'une chose, c'est que j'avais de la peine: peine d'illusion perdue, peine d'argent volé, peine d'amour-propre blessé.

Ma cousine, bonne comme eût été ma mère, me recousit elle-même mon gousset, et y voulut mettre un autre billet de banque pour voir s'il passerait encore, il ne passa point; bonne, excellente femme!

A son tour, elle me raconta deux ou trois épisodes qui avaient de l'analogie avec ma déconvenue. Remarquez bien; toujours deux ou trois, me montrant ainsi que je n'étais pas le premier qu'elle rencontrât dans cette position fâcheuse; c'était la pierre d'achoppement contre laquelle il fallait toujours que je butasse. Cette fois même, malgré ma vive gratitude, je fus choqué des réminiscences de mademoiselle Delatour qui pensait mes blessures avec le même baume dont jadis elle avait reconnu le succès sur d'autres que sur moi. Devais-je m'en fâcher puisque ces cures opérées sur autrui ne nuisaient en rien à mon traitement particulier? Néanmoins, il se faisait en moi quelque progrès: je reconnaissais dans cette âme une bonté infinie et l'absence de toute moquerie, ce qui est rare parmi les Français. Ma cousine me fit en ce temps d'admirables discours sur les bévues en général, et sur la mienne en particulier: elle me démontra le faux de mes lectures, me parla raison, et finit par prononcer délicatement le nom de cet individu avec lequel je n'habitais pas, et dont cependant la présence m'eût été si utile: mon jugement.

J'écoutais religieusement comme on le fait quand on vient de tomber dans une faute; la peur de tomber une seconde fois rend docile et empêche les mouvements trop hardis. J'osais à peine mettre en avant quelques difficultés; il me fut répondu que mon jugement était très-bonne personne, et qu'il fallait nous réunir pour toujours. Ce pour toujours m'épouvanta; alors on me conseilla sérieusement de louer à terme un logement commun; je le fis, et, de terme en terme, à force de causer avec ma cousine, je me résignai à ne pas donner congé. Je m'amusai moins peut-être, mais je ne passai plus pour un fou à mes propres yeux, et cela me rendit fier, comme il y avait lieu assurément!

Depuis cette époque, mes illusions s'en allèrent une à une comme des bulles de savon qui se perdent dans l'air; je lus peu de Noélie et en rencontrai moins encore : il en résulta que j'eus grand'faim à table d'hôte, et que mes voyages se firent plus commodément.

Parce que la tête avait mûri, étais-je donc à l'abri de la peine ? Non, moins accessible du côté frivole de mon être, je demeurais vulnérable dans ce fond intime qui est tout l'homme. Alors je connus ces chagrins réels qui ne se racontent pas : affections vraies, brisées par l'absence ou la mort; joies de la famille trouvées et perdues presque au même temps; épreuves navrantes qui laissent l'homme tout seul devant une ruine, sans que plus rien ne lui plaise ni le console, tant le bien regretté était estimable; voilà ce que je connus, et quelques efforts que je fisse, je restai malheureux. Le bruit me fatiguait sans m'ôter rien de ma douleur.

Ce qu'il me fallait, je ne le cherchai point, je le trouvais, non par hasard, je hais ce mot, mais par providence, dans ce cœur jeune au sommet de l'âge qui m'attendait le long de la vie, comme la source attend le voyageur; non qu'elle ait besoin de lui, mais parce que lui a besoin d'elle.

Mademoiselle Delatour avait atteint cette limite extrême où le corps s'arrête; elle vivait retirée, n'ayant de relations qu'avec ses amis et les malheureux qui venaient la chercher, et il en venait beaucoup. Elle écoutait les plaintes, essuyait les larmes, protégeait les orphelins, mariait les jeunes gens, etc., tout cela se faisait de midi à quatre heures, avec suite, mais sans élan, sans passion.

J'osai un jour m'en étonner tout haut, je dis à ma vieille cousine :

« Vous êtes une énigme, aidez-moi à vous comprendre. On dirait que vous appartenez à tous ? n'avez-vous donc point senti jamais une affection exclusive qui barrât le chemin à toute autre, et vous isolât dans le bonheur ou dans la peine ? »

— Mon enfant, répondit-elle avec ce sourire indépendant que je lui avais toujours connu, si je l'ai sentie, je n'y ai point consenti, ce sont choses très-différentes. Dès ma jeunesse, j'ai su que rien ne me suffirait. Je ne nie pas que j'aie incliné à droite ou à gauche, mais tous mes essais ont eu pour résultat de me faire entrer dans une sphère plus large : aimer ses frères, leur demander peu, leur donner ce qui est en son pouvoir, et n'aspirer au repos définitivement que plus loin et plus haut.

— Et ce prosaïsme ne vous a pas conduite à la misanthropie ?

— Non. Étant jeune, mon cher ami, je réfléchissais naturellement beaucoup moins; cependant, j'ai fait dans l'éducation publique l'apprentissage de cette vie d'ensemble à laquelle nous sommes tous appelés. Il y avait parmi mes compagnes une jeune personne que je trouvais fort bien, mais pas uniquement bien; il est en moi de ne pas me laisser aveugler sur les petits défauts et les côtés faibles de ceux que j'aime. D'ailleurs, si j'avais été disposée par nature à l'exclusion, les avis d'une maîtresse que j'aimais beaucoup m'en auraient, je crois, détournée. Elle se plaisait à me faire constater le vide que laisse dans les hauteurs de l'âme une affection exaltée. Elle me disait, je crois encore l'entendre : « L'exaltation naît

de l'illusion : quiconque s'enferme dans un coin de la terre y trouve une nourriture monotone, et jamais assez substantielle, tout en renonçant, exprès, aux aliments variés que produit le reste du sol. Que si au contraire l'être dans lequel on se concentre paraît suffire réellement pour un temps, le mal est plus dangereux; car si pur et si légitime que soit un amour exclusif, il se dresse comme un séduisant obstacle entre notre âme et le seul être assez grand pour la contenir. Vivre, et vivre toujours, voilà la devise de ceux qui aiment passionnément et uniquement. Est-ce la devise des chrétiens, faits pour les combats et, après, pour les palmes éternelles ! »

» L'homme qui étudie ses frères, au lieu de les mépriser en masse en les jugeant tous inférieurs à un seul, ne tarde pas à trouver dans l'un de la franchise, de l'élévation; dans l'autre une délicatesse qui ne se sent qu'au contact; dans plusieurs une faiblesse, mais combattue dans une lutte aussi belle que l'immobilité de l'innocence. Non, il suffit de regarder pour reconnaître que tout n'est pas vénérable dans le champ du père de famille : se baisser, chercher de la main, du regard et du cœur, c'est le secret du moissonneur intelligent. » — Voilà ce que me disait cette femme dont l'aspect était un peu austère, mais dont l'âme avait des aperçus qui s'agrandissaient sous de célestes inspirations. Comme je l'aimais, elle eut sur moi cette influence qui détermine le choix. Je ne crus pas au bonheur humain, terrestre, borné; je consentis à attendre pour être complété. Ce complément se fait en détails, d'un bout à l'autre de l'existence, mais l'œuvre ne s'achève point ici. C'est comme un fleuve qui se grossit de tous ses affluents sans jamais devenir la mer : il coule d'abord seul, puis augmenté, large, puissant; enfin il se perd, et l'océan qui l'absorbe lui communique seul ce que lui seul possède : l'immensité ! »

Ainsi me parlait ma cousine avec la douce autorité que donne la vieillesse, et je commençais à comprendre que la généralisation de ses pensées et de ses actes n'était point une banalité.

« Mais enfin, lui demandai-je, quel a été votre secret ? »

— Écoute, je te permets de rire, ne te retiens pas, je ne me fâche point pour si peu. En dépit de la platitude qui s'attache à tout lieu commun, je te dirai que mon cœur vu de très-haut, comme on voit tout à mon âge, me fait l'effet d'un hôpital.

— Ah ! ma cousine, que dites-vous là !

— Ce que tu t'es toujours dit, conviens-en ? Mais vois-tu, ou a des préventions contre les hôpitaux, c'est injuste. L'invention est bonne, disent ceux qui y ont été bien soignés. Entre avec moi, nous allons explorer ce bâtiment de chétive apparence, et tu me diras s'il eût mieux valu jeter à la porte un seul de ceux qui se trouvent là.

Dans le lieu le plus confortable tu vois, présidant par un droit imprescriptible, les affections qui sont nées au foyer de famille; celles-là, nul n'en connaît la force, car cette force se base moins sur la sympathie que sur la nature elle-même. Tout à côté, dans cette chambre haute et spacieuse, qui ne ressemble à pas une, c'est l'affection qui eût été exclusive si pour un jour seulement on eût fermé la porte, mais la porte est ouverte, je l'ai fait enlever. C'est par

cette brèche que sont entrés tous ceux que tu vois sur ces lits de repos.

Visitons en premier la salle des souvenirs. Quelle plénitude dans ce vide! on ne voit personne, mais ceux qui ont passé là ne sont sortis que pour aller vivre et attendre dans des régions meilleures : leurs noms, la trace de leurs pas, tout est resté, ce sont les morts aimés, ceux qui ne sont palpables qu'à cette pointe de l'âme complètement dégagée des sens. Là, je me promène souvent, je pense, je prie surtout, c'est le seul moyen de nous unir encore. Je revois des images qui, à des degrés différents, me sont chères, ce n'est pas de la rêverie, c'est le culte d'un passé qui se refait présent.

Entre maintenant dans cette salle étroite, tu y trouveras des noms d'élite : quelques amis des anciens jours qui, même au jeune âge, savaient l'amitié, et aimaient en moi, non la forme, mais ce que le monde ne regarde même pas : la pensée. C'est encore une femme qui ne me ressemble en rien parce qu'elle m'est supérieure : d'elle, j'ai toujours appris la vérité sur moi-même; son affection m'a souvent froissée, j'ai reconnu qu'elle m'a rendu service, je l'en ai bénie, et chaque fois que mon amour-propre a voulu la chasser de son lit, ma reconnaissance l'y a retenue.

A gauche, que vois-tu? Ce sont des êtres de tout âge, de tout rang, dont les traits sont moins accentués, mais qui ont mérité mon attachement : ceux-ci pour m'avoir aimée, cette raison en vaut bien une autre; ceux-là pour m'avoir inspiré par leur haut caractère une forte estime, ou par leurs fautes regrettées une compassion sans égale; beaucoup pour avoir pleuré devant moi, quand ils venaient de rire devant la foule; la plupart, uniquement pour avoir été malheureux.

Tu vois plus de monde encore dans cette salle qui nous fait face, où les lits se touchent, où l'accumulation fait naître le bruit, le mouvement. L'intimité est moins réelle, mais il y a néanmoins des moments très-doux à passer ici. Je n'y viens pas d'ailleurs avec l'espoir d'y trouver ce que j'ai laissé autre part. Ce sont des personnes qui me voient elles-mêmes avec plaisir, qui échangent certaines de leurs pensées contre certaines des miennes, qui ne disent pas tout mais disent quelque chose : l'une plane au-dessus du vulgaire par son esprit, je lui rends hommage en passant; l'autre m'anime par son animation, certains manquent de charme, mais leur cœur est loyal, leur volonté bonne; qu'ils ne sortent pas, leurs droits d'admission sont suffisants! Beaucoup d'autres ici ne font que m'amuser; je leur en sais bien bon gré, et les retiens à deux mains, sans eux j'aurais peur de m'ennuyer.

Tu me demandes ce que c'est que cet endroit ouvert à tous les vents, où rien n'est secret, et d'où le silence est banni? Mon ami, c'est le parvis de l'hôpital : là entre qui veut, et temporairement; ce sont ceux dont le vrai mal est l'indifférence : ils viennent

parce que l'entrée est libre, ils sortent par la même raison; je les reçois et je les quitte d'aussi bonne grâce : quelques-uns s'arrêtent un moment, d'autres plusieurs jours. Laissons-les aller et venir, ils ont du bon : pourquoi leur demander ce que d'autres donnent? on peut le prendre ailleurs, et se contenter, au parvis, de menue monnaie : révérences doubles et triples, causeries aimables, chansons, barcarolles, paroles en l'air, confidences à la cantonade. Grands enfants, arrêtez-vous sous ce toit, et prenez dans ce lieu ce qui vous agré; on n'exige au séjour qu'un peu de bienveillance et d'entrain, et l'on ne paie pas en sortant. »

Ma vieille cousine finit ainsi, et malgré l'enjouement de sa parole, mon cœur se remuait. Nous étions seuls devant sa grande cheminée, entourés des souvenirs de toute une vie de dévouement dont je n'avais vu longtemps que les légères ombres. Et moi, me disais-je, ai-je le droit d'entrer dans cet asile, où l'un ne fait pas tort à l'autre, parce que le cœur du chrétien a quelque chose de l'infini? qu'ai-je fait pour mériter de rester ici? Je finis par demander avec la candeur triste d'un enfant coupable :

« Et moi? où donc est ma place? »

Elle fut touchée de ma question, ses yeux se remirent de larmes.

« Mon ami, dit-elle avec douceur et dignité, ta place, tu ne la reconnais pas, c'est ce même lit où reposa ta mère : je l'ai aimée en toi avant de t'aimer toi-même.

— Et quand donc, ajoutai-je humblement, avez-vous pu m'aimer pour moi-même?

— A ta première souffrance. C'est alors que j'ai senti grandir mon affection quoique tu ne la partageasses pas, ou très-faiblement. Depuis, je n'ai cessé de veiller près de ce lit que je t'avais assigné pour toujours dans un lieu calme, et très-loin du parvis; tes peines, et jusqu'à tes erreurs ont été l'objet de ma tendre compassion; mais toi, tu t'en allais souvent, tu te plaisais même à rester au parvis; alors, respectant ta liberté, je parcourais mes salles, j'allais à ceux qui m'appelaient, et je revenais m'asseoir près de ce lit, toujours le tien, dont je restais la gardienne, et où toi-même accablé de fatigue, tu t'es reposé tant de fois.

— O! mon amie, dis-je en baisant ses mains amaigrées et ridées, pardonnez-moi, j'ai connu bien tard le trésor que Dieu m'avait donné.

— Te pardonner, mon fils? je ne t'en ai jamais voulu, tu ne m'as pas trompée; je savais attendre, et te voilà!

— Vous êtes bonne, dis-je avec émotion, vous mériteriez mon respect et ma tendresse; je ne vous demande qu'une chose, accédez-vous à mon désir?

— Je le promets.

— Réservez-moi, je vous en prie, réservez-moi toujours mon lit à l'hôpital! »

M^{me} DE STOLZ.



LA FERME AUX IFS

(SUITE.)

ÉLISABETH A MADAME CHEVALIER

Nancy, octobre 18...



Le bonheur passe trop vite, chère maman, ces six semaines ont fui comme un de ces songes dont parlent les poètes, car les vrais songes du vrai sommeil ne sont jamais si complets ni si beaux; quand je me retourne et que je veux ressaisir mes impressions, je ne vois que campagnes boisées, moissons ondoyantes, fêtes et travaux rustiques, figures d'amis souriantes et connues, et parmi toutes, la vôtre, chère mère, votre regard qui me suit et me cherche, votre bouche qui me sourit et m'accueille et vos bras qui s'ouvrent pour me recevoir! et tout est fini! Adieu les sites de mon pays natal qui me charment mille fois plus que les beautés vantées de la Lorraine, adieu, mes amis, adieu, maman! Je me prends à fredonner toute seule la *Brigantine*, que Louise chantait si bien, et à pleurer. Pardon, maman, de vous le dire, mais quand je me tairais, ne me devineriez-vous pas?

J'ai été reguë à merveille par madame Dauzy, et les enfants elles-mêmes ont paru contentes de revoir leur pauvre institutrice. Je les avais presque oubliées pendant ces six semaines si doucement remplies! mais à peine revenue, à peine remise à mes occupations, j'en ai eu un surcroît. Madame Dauzy s'est trouvée souffrante, sans péril aucun, mais de manière à ne pouvoir quitter sa chambre et elle m'a priée de prendre les rênes du ménage. Me voilà investie d'une autorité qui n'est, à tout prendre, comme toutes les dignités, qu'une grande charge. Il me faut ordonner, régler, compter; il me faut diriger des domestiques qui, peu soumis à leur maîtresse, le sont encore moins envers celle qui la remplace; vous ne sauriez croire, chère mère, combien ces nouvelles fonctions me sont pénibles, combien il m'en coûte d'aller tous les matins visiter l'office sous les regards hargneux de la cuisinière; combien je tremble, en dépit de mon air brave, en fixant à la femme de chambre sa tâche journalière; combien surtout il me paraît ennuyeux de commander à un grand valet de pied sa besogne du jour! et ce n'est pas tout: et les leçons des enfants qui réclament tous mes soins, et la pauvre malade qui excite tout mon intérêt, auprès de laquelle je passe mes moments de liberté! je suis presque seule à la servir, car la femme de chambre ne connaît que son emploi et n'en sort pas: c'est une *spécialité*, comme on dit aujourd'hui; elle sait coudre, repasser, coiffer, elle habille à ravir, mais

ne lui demandez rien au delà! La cuisinière se renferme également dans les limites de son cordon-bleu; à peine consent-elle à déranger ses sauciers pour faire une tisane! elles me disent toutes deux avec un grand sang-froid: « Pourquoi madame ne prend-elle pas une garde-malade? » Parce que la robe noire et la guimpe d'une sœur de Bon-Secours ou d'une sœur de l'Espérance, si consolantes à voir entrer dans la chambre d'une vraie malade, attristeraient madame Dauzy et sembleraient donner à son indisposition un caractère grave que, Dieu merci! elle n'a pas. Je me souviens, bonne mère, de vos leçons et surtout de vos exemples; je me lève un peu plus tôt, je me couche un peu plus tard, je tâche de multiplier le temps, afin de suffire à mes occupations; je prie le bon Dieu de m'aider et de m'éclairer, et quoique je sois bien loin de la perfection, je sors à peu près de tout ce que l'on a mis à ma charge.

Si je ne suivais que mon inclination, je ne quitterais pas madame Dauzy, pour qui j'éprouve un sentiment fondé sur la reconnaissance que m'inspirent ses bons procédés et sur cette sympathie que la douceur, fût-elle mêlée de faiblesse, fait naître autour d'elle. Et puis (il faut que je dise tout à ma bonne mère), mon amour-propre est flatté. Madame Dauzy témoigne du plaisir à me voir; je lui fais la lecture; nous lisons en ce moment le *Manoir de Grantley*, de lady Fullerton, et nous nous intéressons beaucoup à Giovannia; je fais un peu de musique, et puis, nous causons. Elle me parle d'Adrienne, pour laquelle elle a gardé un souvenir affectueux, elle me questionne sur vous, sur Louise... elle me parle de ses enfants avec confiance. Vous voyez que c'est tout plaisir de la soigner, aussi l'heure des leçons revient-elle trop vite, et trop vite aussi les soins de la maison, avec ces domestiques qui ressemblent si peu aux nôtres, et l'heure des repas, avec les quatre enfants, les turbulents garçons et mes fillettes, l'une qui parle, l'autre qui rêve, avec M. Dauzy, l'air inquisiteur et sévère; cette heure ne me plat pas non plus.

Mais voici qu'on m'appelle pour recevoir les fruits d'hiver; j'y vais, je vous quitte, chère et bien-aimée mère, en vous embrassant mille fois avec le plus tendre respect. J'embrasse ma chère bonne-maman.

Votre obéissante fille,
ÉLISABETH.

MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH

La Ferme-aux-Ifs, novembre 18...

Tu sais, mon enfant, combien je partage les regrets que tu me témoignes: rien ne te remplace auprès de

moi; je remercie Dieu cependant de ce qu'il t'envoie, pour distraire ton cœur et tes pensées, de grandes occupations, et de ce que tu t'inities aux fonctions qui sont l'apanage des femmes. N'épargne pas ton dévouement, alors qu'il s'agira d'être utile à madame Dauzy et aux enfants qui te sont confiés.

Pour moi, chère fille, je me trouve aussi une occupation nouvelle. Ma sœur Adrienne désirait passer quelque temps à Paris, auprès de sa nouvelle belle-sœur qui est, d'ailleurs, son ancienne amie. Elle hésitait à partir à cause de sa petite Blanche; je lui ai offert de m'en charger et de sevrer cette petite, qui est très-robuste pour son âge. Mon frère et ma sœur ont accepté mon offre, Adrienne est partie, et le berceau de Blanche est dans ma chambre. Quand, la nuit, je l'entends respirer, il me semble revenir au temps heureux où mes enfants étaient près de moi... Louise est en Afrique, et toi, ma fille, tu es bien loin aussi... la volonté de Dieu soit faite...

Adieu, ma bonne Elisabeth, ne m'écris que si tu le peux, sans nuire à tes devoirs; quand on est uni par le cœur, on a moins besoin de ces témoignages extérieurs et tu sais si je compte sur toi!

Je t'embrasse et te bénis.

Ta mère dévouée,
B. CHEVALIER.

Mon frère n'a pu accompagner sa femme : on est en pleine fabrication.

ADRIENNE A SON MARI

Paris, décembre 18..

Mon cher Philippe,

Je dois saisir, pour vous écrire, un moment à la dérobée, tant mes jours sont remplis, tant les nuits empiètent sur les jours dans la brillante maison de Clotilde. Qu'on est loin ici de la Ferme-aux-Îles ! elle m'est chère maintenant, puisque vous y êtes, mon cher Philippe, et que notre petite fille y est née, mais on ne peut faire oublier Paris à une Parisienne, et notre petite belle-sœur a fait de sa vie une essence concentrée de Paris : — tout ce qu'il y a de riche, d'amusant, d'imprévu — le bonheur dans le caprice, c'est sa devise. Que de courses nous faisons ensemble, dès qu'il fait jour pour elle, c'est-à-dire, dès midi ! Je crois qu'il n'est pas un magasin des boulevards, de la rue Richelieu, et de la rue de la Paix, que nous n'ayons vu, revu, bouleversé. Et les promenades en voiture l'après-midi ! elle a les plus jolis chevaux, une collection de voitures et une livrée d'un goût tout à fait aristocratique. Et le soir, les spectacles, les concerts, quelques soirées passées dans les maisons qui sont ouvertes avant la fin de l'année, et des toilettes multiples pour ces multiples plaisirs, voilà comment les heures fuient, et comment il se fait que je ne vous ai pas écrit, mon bon Philippe, autant que je l'aurais voulu. Ce ne sont pas les plaisirs du dehors qui m'étonnent, j'en ai vu des échantillons avant mon mariage, mais ce que ni la maison de mes parents, ni celle de leurs amis n'avaient pu me faire entrevoir, c'est l'atmosphère de luxe, d'élégance, de bien-être dont Clotilde s'est entourée. Oh ! elle entend la vie ! Son grand logement, au premier, est un chef-d'œuvre d'arrangement ; le goût moderne y

règne ; partout, dès l'antichambre, des fleurs, des arbustes, des objets précieux, des œuvres d'art : le luxe y est mis à l'usage commun et journalier, il n'est pas, comme en province, endimanché et gardé sous verre ; tout y est prévu, en fait de recherches et de confort, les domestiques nombreux, stylés, comprennent d'un mot et obéissent à un geste, rien à reprendre jamais ni aux repas, ni au service, et la mignonne Clotilde commande d'un air impérieux, à cette valetaille respectueuse ! que nous sommes loin de *Mimire* ! Cependant, cher ami, je suis assez Parisienne pour n'être pas tout à fait dupe de ces beaux dehors, et je pense que la bourse du maître, l'écrin de la maîtresse seraient plus en sûreté dans les grosses pattes de Mimire que dans les mains fluettes de mademoiselle Eudoxie, la soubrette de ma belle-sœur. N'importe ! au prix de quelques sacrifices d'argent, cette *high life* est bien agréable, et si un jour, comme vous me l'avez promis, cher Philippe, nous pouvons nous installer dans quelque coin de Paris, je tâcherai de vous entourer de ces agréments intérieurs que Clotilde a si bien agencés. Didier doit être bien heureux, car enfin, l'existence un peu austère de la maison paternelle ne lui avait pas même laissé entrevoir ces féeries. Je le vois peu : ce cher garçon passe sa vie au ministère, à la bibliothèque Sainte-Geneviève et dans son cabinet ; à peine est-il prêt, le soir, à nous accompagner quand nous sortons. Il a toujours eu quelque chose de particulier !

Je vois très-souvent maman et Régine ; elles vous disent mille amitiés. Papa est enchanté de sa belle-fille, et très-souvent, il nous accompagne le soir. Elle et lui sont en coquetterie ouverte. Adieu, cher Philippe, dans dix jours, je serai à la ferme. J'embrasse mille fois ma chère petite Blanche et, en dépit des magnificences de Paris, le cœur me bat quand je pense à son joli visage. Voudriez-vous remercier pour moi madame Chevalier des soins qu'elle a bien voulu prendre ? Écrivez-moi, cher ami, vos lettres me font une joie qu'aucun plaisir n'égale. Adieu et à toujours.

ADRIENNE.

ÉLISABETH A MADAME CHEVALIER

Nancy, janvier 18..

Chère et bien-aimée maman,

Je vous écris dans la nuit du 1^{er} janvier, n'ayant pu le faire dans la journée du 31 décembre, et je viens vous apporter mes plus tendres vœux et vous prier de me donner votre bénédiction. Vous savez tout ce que je demande à Dieu pour vous, je demande pour moi le bonheur de retourner près de vous, de vivre et de mourir auprès de ma chère maman que j'aime plus que toute chose au monde. Pendant tous ces derniers jours, je n'ai pu trouver un moment pour vous écrire : madame Dauzy est toujours souffrante, elle ne peut pas quitter sa chambre, et son mari a dû donner plusieurs grands dîners d'hommes dont l'ordonnance a été laissée à ma charge. Et croiriez-vous, chère maman, que M. Dauzy m'a fait des compliments sur l'arrangement du couvert, du surtout, sur ma belle écriture, car j'avais *buriné* les menus ? Je les ai reçus de fort mauvaise grâce, ces

compliments dont il est si avare envers sa charmante femme, et je me propose, au premier grand dîner, de ne plus viser à la perfection. Vous riez, chère mère ? mais avouez donc que j'ai raison. Vous n'avez pas raison, vous, mère chérie, de vous fatiguer à veiller cette petite Blanche ; votre santé appartient à vos filles et nous avons le droit de vous gronder de cet excès de dévouement. Ma tante le mérite-t-elle ?...

Je n'en dirai pas plus, chère et bonne mère, de peur de vous affliger, mais soignez-vous, conservez-vous pour nous et surtout pour votre Elisabeth qui, en ce jour, serait si heureuse de vous embrasser. J'écrirai demain à bonne-maman et à mon oncle Philippe.

Votre fille obéissante,
ÉLISABETH.

MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH.

La Ferme-aux-Îs, janvier 18..

J'ai reçu vos vœux, ma chère enfant, et je vous envoie tous les miens, ces vœux que je formais pour vous dès les premiers jours de votre vie et qui, à chaque heure, appellent sur votre tête les bénédictions du Seigneur. Vous avez confirmé mes espérances, chère Elisabeth, et je vois que le bon Dieu vous accorde, dans l'éloignement de votre famille, la prudence et la sagesse dont vous avez besoin. Qu'il en soit béni ! et qu'il continue à vous éclairer et à vous fortifier, chère fille, jusqu'à l'heureux jour qui vous ramènera près de nous.

Ma santé n'a pas souffert, et vous ne devez pas avoir d'inquiétude. Mes nuits ont été quelque peu troublées par cette petite que j'avais près de moi ; mais vous savez qu'en général j'ai peu de sommeil. J'aurais pu, certainement, ne pas aller au-devant de cette fatigue et de cette responsabilité. Si j'avais écouté la nature, qui cherche le repos, je ne me serais pas offerte ; si j'avais prêté l'oreille à la voix du ressentiment, je n'aurais pas non plus cherché à obliger ma sœur Adrienne. Mais dites-moi, ma chère fille, quelle bonne action se ferait sur la terre, si on suivait les inspirations naturelles, c'est-à-dire celles de l'égoïsme ? Que crie le moi ? *Reposez-vous, ne vous fatiguez pas. N'obligez que vos amis ; n'aimez que ceux qui vous aiment.* Et la grâce, que dit-elle ? Vous le savez, ma chère fille, et toujours, je l'espère, vous suivrez ses généreux conseils.

Du reste, ma sœur Adrienne, qui est de retour depuis quinze jours, m'a témoigné de l'amitié et de la reconnaissance. Peut-être l'avons-nous mal jugée.

Adieu, ma bonne fille. Je vous embrasse très-affectueusement.

B. CHEVALIER.

ÉLISABETH A SA MÈRE.

Nancy, mars 18..

Ma chère maman,

Nous voici enfin dans ce carême que je désirais tant, car, depuis que madame Dauzy est rétablie de sa longue indisposition, elle a exigé, comme une

preuve d'amitié, que je restasse le soir au salon, et pour se conformer aux désirs de son mari, elle avait plusieurs petites réceptions par semaine. Que de temps perdu ! que d'heures vides et ennuyées ! Je ne croyais pas que le monde fût quelque chose de si plat. Les moindres entretiens avec vous, chère mère, et avec mon oncle Philippe, m'en apprenaient plus que ces conversations décousues, à courtes vues, roulant inévitablement ou sur les nouvelles de la ville, ou sur les choses matérielles de la vie, ou sur les fautes et les ridicules du prochain, qui s'échangeaient, les soirs de réception, entre les hôtes de notre salon. Tout le monde a l'air ennuyé, tous ont l'air de s'acquitter d'une corvée, et l'on ne s'anime un peu que lorsque les plateaux circulent ou quand on dresse les tables de jeu. Souvent je faisais à la jeunesse les honneurs d'une table de bog, et je vous assure, chère maman, que je m'en amusais mieux que du langage à creux de ces belles dames. On me faisait faire de la musique, et quand, durant les jours gras, les jeunes gens voulaient danser un quadrille, je servais de ménétrier. Vous voyez, chère maman, que madame Dauzy me mettait en lumière beaucoup plus que je ne l'aurais désiré, et qu'en est-il advenu ? vous ne le devinez jamais. On m'a demandée en mariage. Oui, maman, un employé de M. Dauzy, un homme d'avenir, comme on dit, M. Gabriel Noirmont aspirait à devenir votre gendre. Madame Dauzy m'en a entretenue avec beaucoup de confiante amitié ; M. Dauzy, à son tour, m'a parlé de son protégé, sérieusement, de l'air d'un pléipotentiaire parlant au nom de son monarque. On me pressait de donner une réponse, un mot qui permit d'espérer, et (ici, j'ai commis une faute) j'ai répondu non, et encore non très-nettement. J'aurais dû vous consulter, ma très-chère mère, et je vous demande mille fois pardon de ne l'avoir pas fait ; mais m'auriez-vous engagée à un mariage pour lequel je n'ai aucune sympathie, un mariage qui m'aurait éloignée de vous et de mon pays ? N'ai-je pas deviné et interprété votre réponse ? Pardonnez-moi, maman, je vous en supplie, et souffrez que je dise que si je me mariais un jour, ce ne serait que pour revenir sous le ciel natal, auprès de vous, et que je n'accepterai jamais un mari qui, d'avance, ne serait pas un vrai fils pour vous. En voilà trop sur ce sujet. Vous comprenez pourquoi je salue le carême avec tant de bonheur : plus de soirées, plus de réceptions ; je reprends mon train de vie ordinaire, et je vais décompter le temps qui doit s'écouler jusqu'aux vacances. Elles sonneront, cette année, de meilleure heure, car madame Dauzy, par ordre du médecin, ira aux eaux d'Aix, et elle y emmènera les enfants. En juillet, je serai près de vous.

Adieu, bonne mère. Écrivez-moi vite que vous me pardonnez. Je voudrais tant n'agir que sous votre impulsion, et l'on m'a éloignée de vous ! Je vous baise les mains avec le plus tendre respect.

ÉLISABETH.

MADAME D'AULNAY A ADRIENNE.

Paris, juillet 18..

Je viens, chère fille, te donner quelques nouvelles de Paris, de la famille, car tes plus assidus correspondants, Didier et sa femme, sont partis pour faire un tour

sur le Rhin, qui aboutira à Bade, où Clotilde désire séjourner le plus de temps possible.

Elle avait bien quelque velléité d'emmener avec elle Régine, mais j'ai résisté, et, en dernière analyse, j'ai refusé, sans donner mes raisons. Dois-je te les expliquer, ma fille ? Ne comprends-tu pas que je craigne pour mon enfant, destinée à un sort modeste, le dangereux exemple de ces richesses, de cette vie oisive, où rien n'a d'énergie que le goût du plaisir ? Régine est fort raisonnable, mais sa raison n'est pas encore formée par l'expérience ; elle ne saurait encore distinguer le ruolz du métal précieux, le strass du pur diamant ; elle s'imaginerait peut-être que c'est là le vrai bonheur. Hélas ! ce n'en est pas même l'ombre !

Tu sais, ma chère Adrienne, ce que je pensais du mariage de ton frère. J'en étais plus effrayée qu'éblouie, et chaque jour qui s'écoule ajoute une crainte à mes craintes, une épine à toutes celles dont mon cœur est entouré, quand je pense à mon pauvre fils. Je ne suis pas la dupe de ces richesses et de ces félicités apparentes. Clotilde, cette petite femme si douce, si caressante, dévorerait, sans s'en apercevoir, les trésors de Golconde, par caprice, par irréflexion, par fantaisie... Déjà ses revenus ne lui ont pas suffi ; les notes qui ont surgi à la fin de l'hiver dépassaient toutes les prévisions, et M. Josserand, supplié par sa fille, a dû payer les sommes énormes consacrées à la toilette, à la frivolité et à des parures tellement éphémères qu'elles ne revoient pas deux fois les feux des lustres. Tu peux te figurer, ma fille, le chagrin de Didier, et l'humiliation qu'il a ressentie, lui si droit et si fier, devant des dettes et des créanciers ! Et, cependant, il n'a pas su prendre un parti décisif, il n'a pas su en-

raier, et, cédant aux instances de sa femme, qu'elle sait si bien assaisonner de grâce, de caresses, il est parti pour ce long voyage, source nouvelle de nouvelles dépenses...

Juge, Adrienne, de mes soucis et de mes préoccupations. Ton père ne les partage pas encore ; optimiste par nature, il l'est surtout à l'endroit de sa jolie belle-fille, qui a eu le talent de le captiver... Il l'approuve toujours : il est sous le charme.

Si tu peux quelque chose sur l'esprit de Clotilde, je t'en supplie, ma fille, au nom de l'honneur de notre famille et du repos de ton frère, ne recule pas ; essaie de conjurer le danger avant qu'il soit trop tard. Clotilde est très-jeune ; elle a été gâtée par des parents trop tendres ; l'attente d'une grande fortune lui a un peu tourné la tête ; rien ne l'a jamais affligée ni contrariée ; mais, pourtant, je lui crois de l'esprit et du cœur, et si tu sais le chemin de ce cœur, ma chère Adrienne, ne perds pas de temps pour y aller frapper.

J'embrasse ton cher mari et ta petite Blanche. Parle-moi souvent d'elle. Adieu, mon enfant. Pense à

Ta mère dévouée,

N. D'AUVRAY.

J'ai vu hier madame Dauzy, elle est venue me voir, et j'ai appris avec beaucoup de satisfaction les succès de ta nièce Elisabeth. Elle s'est fait aimer et estimer de tous, et on m'a dit qu'elle avait, par amour pour sa mère, refusé un joli mariage qui l'aurait fixée en Lorraine.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

ANDRÉ LE SAUVETEUR



ANDRÉ DUBOIS (il va sans dire que ce nom n'est qu'un voile) André Dubois était l'unique fils d'un graveur distingué qui, aimant passionnément le spectacle de la vie active des ports, avait jeté l'ancre sur les bords de la Seine, ainsi qu'il disait par amour pour les expressions nautiques.

Toutes les fenêtres de l'appartement de M. Dubois donnaient sur le fleuve, de sorte que de son petit atelier aussi bien que de son modeste salon et de sa chambre à coucher, on voyait couler l'eau.

A en juger par le nombre assez considérable de personnes constamment accoudées sur le parapet des ponts, voir couler l'eau est une occupation particulièrement attractive.

Ces personnes y font-elles l'éternel rapprochement de l'eau qui coule et de la vie qui passe ? Nous ne l'oserions affirmer bien que le fait ne soit pas impossible.

Quant à M. Dubois, ce n'était pas précisément parce que la vue de l'eau lui fournissait matière à réflexions philosophiques qu'il s'en montrait si fort épris, il aimait l'eau instinctivement ; il aurait été poisson, il ne l'aurait pas aimée davantage ; s'il lui avait fallu perdre de vue la rivière il serait mort de nostalgie ; il en aimait les brumes floconneuses du matin, alors qu'elles se dorent puis se dissipent aux rayons du soleil levant, et il en aimait les murmures mystérieux et presque terribles du soir.

Lorsque André vint au monde, M. Dubois alla le plonger dans les ondes non toujours limpides de son

fleuve bien-aimé, et l'enfant manqua mourir de cette immersion peut-être hâtive; il est vrai que jamais M. Dubois n'en convint.

Dès qu'André put joindre ses petits bras autour du cou de son père, M. Dubois, qui était excellent nageur, lui donna sa première leçon de natation.

A six ans, non-seulement André nageait comme un dauphin, mais encore il tenait d'une main ferme le gouvernail du canot de son père; car M. Dubois avait un canot, aurait-il pu en être autrement? A huit ans, il connaissait tous les termes de marine si chers aux loups de mer amateurs, lesquels n'ont le plus souvent navigué que sur la Seine, de Villeneuve-Saint-Georges à Saint-Cloud, et sur la Marne, de son confluent au village appelé Petit-Bry; mais qu'importent les espaces franchis?

A mesure qu'il grandit, André sentit donc se développer en lui tous les goûts de son père, et, à vingt ans, il était sans contredit le meilleur nageur de Paris, en même temps qu'il en eût pu remonter à tous les pilotes jurés de la ville.

Il va sans dire qu'André avait choisi ses amis parmi les jeunes gens qui préféraient les planches goudronnées d'un canot à la terre ferme. Tous les dimanches d'été, la bande joyeuse se réunissait au pont des Tournelles où le canot était amarré, et, sous les auspices de M. et de madame Dubois, on remontait le fleuve, tirant de tout son cœur sur l'aviron, et trouvant un plaisir suprême à un exercice réputé fort pénible par les plus vigoureux manœuvres.

Les provisions de bouche ne manquaient point à bord de l'*Armorique*, nom inscrit à l'arrière du joli canot de M. Dubois; madame Dubois n'oubliait jamais d'y pourvoir; aussi, quand après trois ou quatre heures de navigation, on découvrait une plage hospitalière, c'est-à-dire un petit tertre gazonneux sur les bords de la Seine ou de la Marne, comme on sautait prestement à terre et quel accueil on faisait au rosbif et au pâté de madame Dubois! Les joyeux festins! on n'était qu'à cinq ou six kilomètres de Paris, mais il semblait qu'on se fût éloigné de ses petits tracas journaliers, de plus de cent mille milles; on les avait laissés derrière soi, dans le sillage de la barque, dans le nuage que pourchassait le vent, dans la poussière qui s'élevait des quais, et dont les tourbillons insalubres couraient sus aux malheureux forcés de rester à terre, faute d'embarcations, ou parce qu'ils étaient privés du bonheur d'apprécier les joies des excursions fluviales.

Mais si l'on était heureux et gai à bord de l'*Armorique*, la galeté n'y dépassait jamais certaines limites, que franchissent trop aisément beaucoup de messieurs les nautoniers parisiens. L'onde, quelque fatalisme qu'elle inspire, n'en est pas moins un peu plus perfide que la bonne vieille terre; il y faut du calme, de la prudence, de la présence d'esprit, sans compter l'expérience du chef et l'obéissance passive de l'équipage et des voyageurs. Les canots dans lesquels on voit les gens se remuer inconsidérément d'un bord sur l'autre, et d'où partent des chants bruyants et des cris de joie, fournissent rarement leur carrière sans quelque sinistre, outre que les marins sérieux professent une piètre estime pour de semblables navigateurs.

Par un beau soir de juin, alors que l'*Armorique*

descendait tranquillement la Seine, les rames caressant l'eau avec une gracieuse nonchalance, et la barre n'ayant d'autre besogne que de maintenir la légère embarcation dans le courant, André et ses amis venaient d'entonner un fort beau chœur pour quatre voix d'hommes, célébrant les splendeurs de la nuit et Celui auquel on doit les étoiles des cieux aussi bien que l'humble fleur des rives, lorsqu'un de ces canots tapageurs dont nous parlons vint à passer non loin de l'*Armorique* et, par une sottise fanfaronnade, la voulut couper, c'est-à-dire voulut, au moyen d'une rapide manœuvre, prendre le fleuve en travers au nez du canot de M. Dubois.

Ces malices d'assez mauvais goût se pratiquent, on les connaît, et dès qu'un canot s'aperçoit qu'un autre le veut couper, il fait force de rames pour éviter cette espèce d'affront; de là une lutte de vitesse entre les deux canots, lutte le plus souvent courtoise, mais qui parfois aussi dégénère en dispute où des qualifications plus ou moins gracieuses sont échangées de bord à bord avec une rare vélocité.

Sur l'*Armorique*, que l'autre canot n'était pas parvenu à couper, on opposa le silence le plus méprisant aux injures qu'apportait et qu'emportait la brise; M. Dubois qui ne se serait pas laissé dépasser volontiers, n'avait nulle envie de le disputer en grossièreté à ses antagonistes; outre que la présence de madame Dubois eût suffi pour tenir les langues enchaînées et muettes.

Ce silence exaspéra l'autre canot. Il ne s'y trouvait ni de madame Dubois pour inspirer le respect de soi-même, ni de M. Dubois pour y maintenir une sage discipline, de sorte que, criant, querellant, ne s'entendant point, ramant sans ensemble, se portant soudain d'un côté pour se reporter immédiatement, du côté opposé, ce qui devait avoir lieu arriva: une grande exclamation retentit dans les airs; l'embarcation ennemie chavira! La soirée, nous l'avons dit, était belle; la lune ne brillait point au ciel, il est vrai; ce n'était pas son heure, mais les étoiles y resplendissaient; néanmoins, les eaux étaient sombres comme l'Achéron; à dix pas de soi on n'y pouvait rien distinguer.

Cette impenétrabilité des eaux, la nuit, fait éprouver un sentiment de mystérieuse horreur dont il est difficile de se défendre.

Qu'on ne s'imagine pas cependant que cette instinctive répulsion empêcha un seul des hommes de l'*Armorique* de se précipiter au secours des imprudents dont sans eux la perte était certaine, car aucun ne savait nager; tous et M. Dubois en tête affrontèrent le noir et profond abîme, et tous repartirent soutenant et ramenant à l'air un homme à demi asphyxié; tous hors un seul, hors André; et comme l'équipage de la barque chavirée était égal en nombre à l'équipage de l'*Armorique*, André remontant seul à la surface du fleuve, il se trouva qu'on eut la mort d'une victime à déplorer.

A partir de cette soirée mémorable, il s'opéra dans l'humeur d'André un remarquable changement; de très-gai et très-sociable qu'il s'était constamment montré jusque-là, il devint taciturne et morose; les réunions joyeuses d'autrefois, les départs le matin alors que la ville paresseuse dormait encore, les dîners sur l'herbe, le délicieux et poétique *far niente* des retours au gré du courant, tout ce bonheur de

la veille parut soudain à André la chose du monde la plus haïssable, et il refusa positivement de faire partie désormais des promenades hebdomadaires.

Si André prit ainsi en un dégoût mortel d'inocents amusements, son dégoût, il faut croire, ne s'étendit pas jusqu'au fleuve qu'il avait appris à aimer avant que de parler, car on l'y vit errer plus fréquemment que jamais, surtout par le mauvais temps; ce qui valut à sa mère, déjà fort affligée de sa nouvelle manière d'être, un surcroît de profondes inquiétudes.

Sur la rive gauche de la Seine, à l'endroit appelé la Gare d'Ivry, s'étend une plage sablonneuse où viennent jouer les enfants.

S'ils ne s'approchaient jamais qu'à distance respectueuse des chevaux qui prennent en cet endroit leur bain quotidien, et s'ils savaient se contenter pour leurs jeux de la grève et des belles pièces de bois que l'on y dépose, tout serait bien; mais comment résister à l'attrait de sauter dans un bateau échoué, de grimper sur son bordage, de passer de ce bateau sur un autre, et de s'avancer ainsi jusqu'à ce qu'on plane au-dessus d'une eau profonde, où le grand bonheur est de jeter force brindilles que le courant emporte? Certes, là non plus, on ne fait point de rapprochements philosophiques entre ces fêtes entraînées irrésistiblement et nos jours que le temps emporte; c'est à peine si l'on connaît toutes les lettres qui entrent dans le mot philosophie; mais on suit de l'œil avec des cris de joie et des battements de mains la chose fragile lancée à l'aventure, et l'on s'avance jusqu'à l'extrémité de la planche étroite où l'on chancelle, et, oublieux des défenses du père et des tendres recommandations de la mère, on se penche, on se penche et l'on finit par tomber, soi aussi, pauvre petite brindille, et le courant vous entraîne, et la mort ouvre dédaigneusement son grand filet et le referme comme s'il ne s'agissait que d'un goujon étourdi ou d'une ablette! Encore, lorsque l'enfant est immédiatement entraîné au large, le mal n'est pas absolument sans remède; on en a vu plus d'un ramené au rivage par de rapides nageurs ou d'habiles marins; mais s'il glisse sous les grands bateaux qui longent la berge, il est rare que ses vêtements ne s'y accrochent point, et, dès lors, c'en est fait!

Un jour qu'André remontait lentement la rive gauche de la Seine, il aperçut à cinquante pas devant lui un groupe de femmes d'où s'échappaient des cris d'horreur et de désespoir. Devinant quelque malheur, il se hâta. Un enfant était en effet tombé à l'eau et avait disparu sous un immense bateau à charbon.

C'était le premier-né d'une blanchisseuse demeurant sur le quai, non loin de là. La malheureuse mère invoquait la pitié de tous les assistants pour qu'on la laissât courir à la recherche de son enfant; elle semblait folle de douleur. En vain on lui représentait qu'elle ne pouvait rien pour le salut du pauvre petit imprudent, en vain on lui mettait ses autres enfants sous les yeux; ne sentant plus d'entrailles que pour celui qui périssait, elle repoussait les autres avec une sorte de violence, et retenue malgré elle au rivage, ses bras se tendaient vers le fleuve avec une indicible angoisse. O prodige! pourra-t-elle en croire ses yeux? L'enfant sur lequel les eaux profondes se sont refermées, l'enfant qu'elle croyait ne jamais revoir, on le lui rapporte; quelqu'un le dépose à ses pieds!

Aussitôt qu'André avait eu compris de quoi il s'agissait, il avait plongé à l'endroit même où l'enfant était tombé et était remonté les mains vides, mais pour plonger derechef, jusque sous le bateau où il pensait judicieusement que l'enfant avait été entraîné; trois fois André recommença sa gênée tentative, et trois fois en vain; à la quatrième, cependant, il croit distinguer dans l'eau sombre un point plus sombre encore; il redouble d'efforts, il avance; il ne s'était point trompé; c'est l'enfant dont un clou a retenu la blouse et peut-être entamé les chairs; il le saisit, l'arrache au fer meurtrier, et vient le rendre à sa mère éperdue!

Aussi longtemps que l'enfant ne rouvrit pas les yeux, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, André ne s'en cloigna point, mais au premier soupir du petit, il se retira précipitamment, comme s'il se fût juré de se soustraire aux bénédictions et aux actions de grâces.

Ce sauvetage dangereux du fils de la blanchisseuse ne fut pour André que le prélude d'actions semblables qu'il parut rechercher avec passion. Plus les obstacles paraissaient invincibles et le danger imminent, plus la tâche l'attirait; s'y jetant à corps perdu avec une incroyable insouciance, il semblait se jouer de la nuit et de la tempête; un hiver même, on le vit braver les glaçons, les glaçons que le meilleur nageur ne regarde pas sans effroi, et qui, se superposant et s'agglomérant sur les têtes, figurent sinistrement la voûte d'un immense tombeau!

Cependant, toutes ces héroïques actions multipliées ne modifiaient point l'humeur taciturne d'André. En vain sa mère lui avait demandé avec larmes de lui ouvrir son cœur, il était resté impénétrable, et son front sévère et triste ne s'était point éclairci.

On avait voulu lui faire accepter des médailles, juste prix de son courage; il les avait repoussées avec une singulière horreur. Quand son nom était cité dans les journaux, à propos de quelque nouvelle preuve de dévouement et d'intrépidité, le moins qu'il faisait était de repousser la feuille loin de lui; et, un jour où l'on y parlait de ses sauvetages avec encore plus d'enthousiasme que de coutume, on le vit froisser et lacérer le journal, comme s'il y avait découvert la plus mortelle injure.

Il y avait environ six ans que durait cet état de choses, lorsque madame Dubois, d'accord avec une amie, amena une entrevue entre son fils et une aimable jeune fille dont elle eût grandement souhaité faire une bru.

Au premier abord, André parut se prêter aux desirs de sa mère; après quelques instants passés auprès de la douce et gentille Julie, son visage parut se détendre; le sourire ne revint pas sur ses lèvres, il semblait que ses lèvres avaient désappris le sourire; mais son regard s'adoucit, et le cœur de la pauvre madame Dubois se sentit inondé de bonheur. Elle se persuadait qu'une douce et gracieuse épouse lui rendrait son André d'autrefois et, déjà, elle entrevoyait le temps où toutes les tristesses amassées sur le front d'André se dissiperaient, comme fondent les glaçons aux premiers rayons d'avril. Hélas! cette première entrevue, dont madame Dubois augurait tant et si vite, ne s'acheva pas sans la déromper cruellement!

Une heure ou deux s'étaient écoulées sans que l'on eût eu l'occasion de prononcer le nom de famille de Julie; lorsqu'à la fin quelqu'un dit ce nom, et la chose était bien naturelle vraiment! André en éprouva une commotion étrange. Debout aussitôt, pâle, les yeux hagards, la poitrine haletante :

« Quoi, s'écria-t-il, les dents serrées par l'émotion, voilà comment elle s'appelle? ce nom, c'est le sien? alors elle est parente de... de ce malheureux... qui tomba à l'eau en heurtant *l'Armorique*, il y a six ans, et qui... qui mourut?... le seul qui mourut?.... »

» C'est vrai, ajouta-t-il, tenant sous son regard la jeune fille que cette scène atterrait, c'est vrai! je reconnais ses traits! comment ne m'en étais-je pas aperçu tout d'abord? C'est son œil, son œil agrandi démesurément par l'effroi! »

Alors, ouvrant violemment les portes et ressemblant à un fou, André commença une course effrénée, qui ne prit fin qu'au bout de ses forces, et quand on le ramassa sur les bords de la Seine, à la hauteur du pont de Neuilly, il était en proie à une fièvre cérébrale de la dernière gravité.

Ce fut pendant son délire qu'il laissa enfin échapper son funeste secret.

Hélas! pauvre André, sa mère comprit, dès lors,

que son fils pourrait recouvrer la santé mais non jamais la sérénité de l'âme!

Il paraît que lors du naufrage de la barque qui s'était heurtée à *l'Armorique*, alors qu'André comme les autres avait plongé, essayant en vain de scruter les eaux sombres de son regard exercé, il avait été saisi à la gorge par des doigts d'acier, et une face avait touché la sienne. Cette face qu'il ne s'attendait pas à rencontrer si proche, cette main qui l'étreignait, quel encore, une sorte de vertige, d'effroi suprême et indicible le saisissant, André ne songea plus qu'à se défaire de l'horrible et mortelle étreinte, et ses deux mains, se portant convulsivement à leur tour au col de son antagoniste, ne s'en détachèrent qu'alors que lui-même eut recouvré la liberté de ses mouvements, c'est-à-dire quand l'autre jeune misérable eut perdu ses forces avec son dernier souffle de vie!

Nous sommes la seule personne à qui madame Dubois ait raconté ce douloureux mystère, et, tant qu'elle et les siens ont vécu, nous l'avons respecté. Son fils n'a jamais su qu'il s'était laissé pénétrer. Il a continué sa vie de dévouement jusqu'à sa dernière heure, ne trouvant jamais, sans doute, qu'il eût assez expié ce qu'il appelait un crime.

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

LE VOYAGE

La vie est un voyage austère,
L'homme embellit en vain la terre,
Il n'en fera jamais le ciel!
Pourtant, quand la vague est moins forte,
Parons cette nef qui nous porte
Vers le monde immatériel.
Sous les plus riantes étoiles,
Le pilote encor soucieux,
Qu'il déploie ou serre ses voiles,
A l'esprit tendu vers les cieux,
Il peut, lorsqu'un bon vent se joue,
D'or et de fleurs orner sa proue,
Y dormir comme en un berceau;
Mais il n'aura de paix certaine
Qu'au bout de cette mer lointaine,
En quittant son frêle vaisseau.

V. DE LAPRADE.

REVUE MUSICALE

L'ÉTÉ. — LES MÉLODIES DE LA NATURE. — LA SYMPHONIE PASTORALE DE BEETHOVEN. — INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR L'ORGANISATION. — MOZART. — MATINÉE MUSICALE DANS UN CHATEAU. — FUNÉRAILLES D'UN CURÉ DE VILLAGE.



Vous avez laissé derrière vous la cité bruyante, chères voyageuses; comme une nichée de fauvettes dont le printemps a déployé les ailes, vous vous êtes envolées, les unes à droite, les autres à gauche, vers de lointaines oasis. Là, plus de tumulte, plus de bruit, si ce n'est le murmure de quelques frais ruisseaux courant sous les myosotis d'azur, le souffle de la brise, le chant de l'oiseau, le cri de l'insecte, ou les éclats de l'orage répercutés par les montagnes. Ces harmonies dont la nature est prodigue, valent bien celles que nous offrent pendant l'hiver les concerts, les bals et les spectacles.

Il nous semble impossible que les organisations auxquelles ne manque pas le sens du beau puissent demeurer insensibles à la musique de la nature, cette éternelle mélodie qu'on dirait descendue du ciel. C'est à ce point que dans l'art les hommes transcendants se sont sans cesse appliqués à l'imiter, depuis ses détails les plus naïfs, jusqu'à ses plus larges développements. Que seraient la musique, la peinture, la littérature, la statuaire, si elles n'étaient l'expression des grâces de la nature ou des mouvements de la pensée, si elles n'empruntaient aux choses créées, ou leurs effets pittoresques ou les côtés palpitants de leurs drames?

Avez-vous bien compris, chères amies, tout ce qu'il y a de délicieusement naïf dans la symphonie pastorale de Beethoven? avez-vous, pendant une de ces auditions calmes et privilégiées auxquelles on doit de si douces heures, bâti votre petit poème champêtre, au bruit mélodieux de cette ravissante musique? Quant à nous, cachée derrière une draperie, les yeux fermés, le cœur ému, nous étions, quoiqu'au milieu d'un salon parisien, transportée à cent lieues de la grande ville. La clarté des lustres devenait, dans notre rêverie, la vivifiante lumière du soleil, et le frôlement léger des robes de soie nous semblait être celui des fleurs qu'agite doucement la brise de mai. Je voyais le ruisseau courir dans la vallée, en capricieux méandres, j'entendais les pin-

sons joyeux pousser de petits cris furtifs sous les buissons parfumés et les échos de la colline répéter le refrain du pâtre matinal. Puis, ces bruits harmonieux s'éteignaient peu à peu. L'homme des champs retournait à sa chaumière, l'oiseau pliait ses ailes, la rainette s'enfonçait, pour dormir, dans une feuille de nénuphar, et le rossignol jetait son trille éclatant dans la campagne solitaire.

Voilà le frais et naïf tableau dont, en écoutant la symphonie pastorale de Beethoven, on aperçoit les poétiques perspectives. Quelle admirable musique que celle qui prend un être, par toutes ses facultés, l'enveloppe et le domine! Ne croyez pas les aristarques jaloux qui se moquent de ces sortes d'imitations obtenues par des timbres spéciaux. Écoutez la musique militaire : est-ce qu'elle ne soulève pas, en vous, des idées de guerres et de victoires? Lorsque l'orgue résonne sous les voûtes d'une cathédrale, est-ce que ces sons graves et pénétrants n'évoquent pas, dans votre pensée, le monde du ciel, la vie à venir? Est-ce qu'il n'y a pas des notes lugubres qui semblent pleurer la mort du Sauveur, est-ce qu'il n'y a pas des flots de mélodie victorieuse qui chantent sa résurrection? S'emparer du sentiment humain, le façonner à son gré, le jeter dans les fraîches oasis de la poésie terrestre ou l'enlever, d'un élan sublime, jusqu'aux sphères lumineuses du séjour divin, n'est-ce pas avoir compris le dernier mot de l'art?

En remontant de l'imitation à la création, on trouve à explorer un champ bien autrement vaste, bien autrement complet. Voilà pourquoi nous disions que les harmonies de la campagne, harmonies modèles, sont au-dessus des formules de l'art humain, comme une belle tête vivante est au-dessus du plus beau portrait que le peintre en pourrait faire.

Il est vrai que l'art réunit en groupe ou en procédé tout un ensemble dont la nature nous donne des détails minutieux et détachés. Ainsi : l'oiseau chante, le ruisseau murmure, la brise souffle, la mer mugit, et chacun de ces bruits se distingue à notre oreille, tandis que le musicien les rassemble, les confond et en fait une harmonie générale. — Des tableaux de la nature, le génie de l'artiste passe aux sentiments humains : joies, transports, extases, plaintes, soupirs, sanglots, tendresses, colères, attendrissements, vengeances, toute l'échelle des passions peut retentir dans une page; mais c'est encore de l'imitation en masse, c'est souvent une condensation obscure, au milieu de laquelle le génie de la science perd la trace de la vérité dans l'expression. Nous concluons de ceci que plus la musique se rapproche de la simpli-

cité naturelle, plus elle parle éloquemment aux   mes. Écoutez Mozart : tour à tour naïf et majestueux, joyeux ou désolé, tendre ou sublime ; il est toujours grand, parce qu'il est simple et parce que nul, plus que lui, n'a cherché et n'a trouvé la vérité dans l'imitation.

Il est impossible de nier l'influence de la musique sur la disposition physique et morale de l'auditeur. Le sang, les nerfs et l'esprit subissent des phases diverses, selon les températures et les climats ; la musique produit absolument les mêmes effets. Est-elle gaie, allègre, pimpante ? voici nos idées qui s'élancent joyeusement dans l'espace et s'épanouissent comme des fleurs au soleil. Est-elle grave, plaintive, désolée ? voici les larmes qui montent à nos yeux, et notre imagination qui voyage dans le sombre dédale des drames humains !

Un matin, dans un château des environs de Fontainebleau, une trentaine de personnes s'étaient réunies pour faire de la musique. On était à la fin de l'automne, le temps était sombre et pluvieux ; une bise froide soufflait à travers les fentes des portes ; la cloche d'un petit village, situé à un quart de lieue du domaine, retentissait lugubrement. Le moment était mal choisi pour se livrer au plaisir de causer ou d'écouter. Les chanteurs avaient froid, les   ba  lements essayaient en vain de se dissimuler sous les mouchoirs de batiste ; les esprits étaient mornes comme le temps. Cependant un programme avait été lancé. Il y avait matinée musicale intime. Les virtuoses devaient s'éxecuter. Le maître de la maison vint prier deux jeunes femmes de chanter un duo, ce qu'elles firent d'assez mauvaise grâce. Soit qu'elles ne fussent pas mieux disposées que l'auditoire, soit qu'elles ne connussent qu'imparfaitement le morceau qu'elles avaient à interpreter, il se trouva que le duo ne produisit aucun effet. Décidément la pluie, le vent et les cloches avaient glacé public et musiciens. Un violoniste distingué fut tr  svivement sollicité de se faire entendre.

« Il me serait impossible, déclare l'artiste, de toucher à mon archet, tant que retentira ce glas funèbre. Qui donc est mort dans votre commune ? »

— Eh bon Dieu ! répondit le châtelain, c'est le pauvre vieux curé du village que vous apercevez de cette terrasse, un digne homme, s'il en fut, charitable et modeste.

— L'ange des pauvres, ajouta la ma  trese du logis ; je l'aimais de toute mon   me !

— Et vous n'allez pas à son enterrement ! s'écria vivement un pauvre organiste de province qui avait été convié à la fête musicale pour servir d'accompagnateur.

— Mon cher monsieur, répondit la dame d'un ton sec, je lui ai fait beaucoup de bien pendant sa vie ; le rh  ume que je prendrais en suivant son convoi, ne lui rapporterait rien dans l'autre monde.

— Mais, vous, monsieur l'accompagnateur, dit alors un propriétaire du voisinage, vous le connaissiez intimement, vous l'aimiez ce brave curé, et vous n'êtes pas, ce me semble, à son enterrement !

— Monsieur répondit l'organiste, j'ai une femme malade et trois enfants en bas âge. Madame la châtelaine veut bien m'offrir vingt francs lorsque j'accompagne les chanteurs à ses matinées musicales ; or, vingt francs, pour ma petite famille, c'est la vie pen-

dant huit jours. D'ailleurs l'enterrement ne doit commencer qu'à trois heures. Lorsque ma tâche ici sera achevée, j'irai remplir mon devoir là-bas. »

Une jeune fille exécuta une sonate ; un artiste, venu tout exp  s de Paris, exécuta un ranz sur le hautbois ; une dame chanta un morceau du *Travatore*. L'assistance   ba  illait toujours. L'accompagnateur provincial demanda alors, non sans rougir comme un coquelicot, la permission de faire entendre à la compagnie, quelques notes d'improvisation. Le maître de la maison pin  a les lèvres, mais n'osa pas refuser l'offre. Les dilettanti, croyant avoir trouvé l'occasion de s'égayer aux dépens du pauvre diable, l'encouragèrent bruyamment. Les jeunes filles échangèrent des signes d'impatience.

L'improvisateur commença.

Dès les premières notes de l'artiste, le sourire ironique meurt sur les lèvres, on écoute, on s'étonne, on attend. Il semble que dans l'air quelque chose de doux et de triste se répande. Une mélancolie profonde nage autour des auditeurs et les enveloppe ; à cet exorde presque vaporeux, succède un chant d'une douleur profonde et envahissante. Chaque phrase est un adieu, chaque note est un sanglot. Le public est remu   jusqu'au fond de l'  me ; il ne   ba  ille plus, il frissonne ; il ne se moque plus, il pleure. Une marche lente et solennelle termine l'improvisation. Le plain-chant y jette, de temps à autre, ses notes lugubres et prolongées ; il semble qu'on suive un convoi funèbre. Une mélodie douce et s  reine surgit tout à coup de ce deuil, un sourire passe sur les lèvres des auditeurs. Ce sont des fleurs qu'on jette sur une tombe ; et la cloche du village continue de sonner dans le lointain...

Le morceau est achevé. On ne fait pas de compliments à l'improvisateur, chacun vient lui serrer la main et se retirer.

Plusieurs hommes se rencontrent sous le vestibule du château. Où allez vous ? — A l'enterrement du curé. — Moi de même. D'autres surviennent, des groupes se forment, et l'on se rend, silencieusement à pied, par des chemins boueux, à l'  glise tendue de noir où va se dire la messe des morts.

LES GRANDS CONCERTS DES COMPOSITEURS VIVANTS. — POÈME RUSTIQUE DE M. NADAUD, MUSIQUE DE M. PRÉVOST-ROUSSEAU.

Les grands concerts des compositeurs vivants ont inauguré leurs soirées dans les salons de l'Hôtel du Louvre. Cette excellente idée de faire sortir de l'obscurité les talents qui ont droit à la lumière a été sympathique à tous ceux qui désirent voir la bonne musique se populariser en France.

Dans ces séances, où se pressait un immense concours de spectateurs, les chœurs ont une aussi large part que l'orchestre. C'est dire que beaucoup de débutants peuvent monter sur la brèche et se signaler selon leur mérite ; voilà donc un progrès réel.

Les morceaux les plus applaudis ont été la marche du *Tannhauser*, et une symphonie rustique de M. Prévost-Rousseau, dont M. Nadaud a composé les paroles.

On sait que l'auteur populaire excelle dans ce genre de compositions, auxquelles le naturel et la naïveté prêtent un charme inexprimable; c'était donc une bonne fortune pour le musicien d'avoir à traiter la pensée du poète. Quelques citations donneront l'idée de cette production remarquable.

..... Nous sommes en pleine campagne, aux premières heures du jour. Le soleil se lève à l'horizon; les travailleurs, la faux sur l'épaule, se rendent aux champs où commence la moisson. Les bestiaux paissent dans les sentiers, les oiseaux chantent dans les haies, la ferme se réveille, tout s'anime, tout est bruit sous ses chaumes rustiques. Le fermier s'écrie :

Déjà la nuit s'achève,
Déjà blanchissent les sillons,
A la Saint-Jean les jours sont longs!
Le coq chante, le jour se lève...
Un bon fermier
Doit être debout le premier.

Alors arrivent la fermière, ses enfants et ses ouvriers. La prière se fait en commun; après quoi, chacun s'apprête au départ.

Honte aux paresseux, mépris pour les lâches!
Les longs jours sont faits pour les longues tâches.
Et maintenant, tous à l'ouvrage!
Les uns ici, d'autres là-bas.
La gaité donne du courage,
Et les bons cœurs font les bons bras.

La petite colonie agricole se met en marche :

— Brou, brou, brou! chiens et moutons,
Chiens et berger, partons, partons.
.....
— Thérèse, il faut traire les vaches!
— Jérôme, il faut sortir les bœufs,
Et les atteler deux par deux.
— Toinette, n'oubliez pas l'heure :
Il est temps de battre le beurre.
Allons, vite, Marion, vite à la basse-cour!
Les poules font vergogne aux femmes qui sommeillent.
Elles s'éveillent dès le jour,
Et mangent dès qu'elles s'éveillent.

Un duo de bonne facture suit ce tableau plein d'animation.

— Jeanne, je te défends
De travailler ainsi; tu mourrais à la peine...
Tu n'as plus dix-huit ans, et j'ai la cinquantaine,
— Il faut éveiller les enfants!

Jeanne répond :

Les lever, les laver, les nourrir à la ronde,
Les dresser au travail, et tout ce petit monde
Donne plus de mal qu'il n'est gros.
.....

Les blés tombent; les travailleurs chantent; la gaité rend le travail facile :

Il faut les voir et les entendre
Les ouvriers qui sont venus,
Les pieds chaussés ou les pieds nus,
Du pays lointain de la Flandre!

D'abord les foin, et puis les seigles,
Puis les avoines et les blés.

Ils font sur les champs nivelés,
Des sillons droits comme des règles.

Là-bas, leurs promesses fidèles,
Longtemps attendent leur retour,
Et gagnent quatre sous par jour
A tourner le fil des dentelles.

Après huit semaines passées,
Ils emportent leur trésor :
L'argent, le cuivre et même l'or,
Tout sera pour leurs fiancées.

Mais voici l'heure du repos. Le soleil darde ses rayons enflammés. Il est midi. On va s'asseoir à l'ombre des grands arbres qui bordent le chemin. Une gracieuse mélodie, parfumée comme les prairies, s'élève dans la campagne, et berce doucement ceux qui s'apprêtent à dormir.

Dans la prairie
Je passais au soleil levant,
Et j'y cueillais, souvent, souvent,
Une marguerite fleurie.
Tranche la faux, souffle le vent
Dans la prairie.

Quelques dormeurs que le doux bruit à réveillés :

Tais-toi, Margot! qu'as-tu donc à gémir?
Tu nous empêches de dormir.

Mais Margot ne se décourage pas :

Une alouette
Dans l'herbe avait son nid posé :
Les moissonneurs l'ont écrasé!...
Elle est là-bas, elle est muette.
Emporte ailleurs ton cœur brisé,
Pauvre alouette!

Ma pauvre mère,
Ne suis-je pas comme ces fleurs
Tombant sous le fer des faucheurs?
Et vous qui restez solitaire,
Vous êtes l'alouette en pleurs,
Ma pauvre mère!

Quand vient le soir, chacun rentre au logis. Les bœufs et les moutons reviennent des pâturages; l'astre rougit sous le ciel; c'est l'heure du repas, des intimes causeries et des joyeuses chansonnettes; et tout ce petit poème finit comme il avait commencé, par la prière.

Charmante idée qu'a eue M. Nadaud, et charmante musique que M. Prévost-Rougasse a composée sur cette églogue naïve.

Madame Florine Mouvielle, l'éminente artiste qui occupe toujours à Lyon les régions les plus élevées du professorat, vient de publier une délicieuse valse de concert, pour piano, sous le titre de *Souvenance*. Depuis longtemps, aucune composition de ce genre n'avait été saluée d'un succès aussi complet et aussi rapide.

Strauss, le roi de la musique dansante, sous le patronage duquel madame Mouvielle a placé son œuvre, trouvera là un véritable trésor pour son orchestre. Il y a un effet magique à tirer de la reprise en si bémol, exécutée par les instruments de cuivre;

entendue seulement au piano, elle enlève l'auditoire le moins susceptible d'enthousiasme.

Toutes les musiques militaires puiseront là aussi, pour leurs masses sonores, de ces accents puissants que l'on n'entend jamais sans se sentir électrisé et transporté jusqu'aux larmes.

Cette publication a le double mérite d'être à la fois un brillant morceau de salon et une excellente étude d'octaves, sans cependant renfermer de grandes difficultés.

L'introduction qui précède la valse est à elle seule un remarquable épisode musical : elle a quatre pages d'impression, pendant lesquelles la mélodie du motif principal, heureusement évoquée, laisse déjà l'oreille sous le charme qui doit la captiver de plus en plus.

Enfin, voilà une *vraie valse* , telle que nous la comprenons, portant le cachet du talent réel, et ne ressemblant en rien aux productions incolores et trop nombreuses que chaque jour on publie sous ce nom.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Deux-ru, ma chère Florence, suivre les interlocutrices de l'autre jour, non plus sous les ombrages des Champs-Élysées, mais sous les beaux marronniers des Tuileries ?

De gros bébés dans les bras de leurs nourrices, des marmots armés de pelles et de petits seaux qu'ils remplissent de cailloux; des fillettes poussant un cerceau ou marchant gravement à côté de leurs élégantes mamans, se pressent autour des chaises où quelques jeunes filles font mine de travailler ou de lire.

Par ici, de vieux invalides et de respectables bourgeois se réchauffent au soleil, en suivant d'un œil attentif les péripéties de *la Tour prends garde* ou en lisant leur gazette; là-bas, près des belles pelouses de velours vert du jardin réservé, le *Charmeur d'oiseaux* réunit son petit public ordinaire, tandis que le grand bassin est sillonné, comme à l'ordinaire aussi, de bateaux mignons qui, d'ici, avec leurs voiles blanches, ont l'air de colombes qui se baignent.

Mais quel est ce mouvement soudain ? Ah ! c'est l'heure de la musique quotidienne, et voici les artistes de la garde qui s'installent dans leur rond-point.

« Est-ce que nous restons là ? demande Lucie ; nous sommes bien en évidence au bord de cette allée où passe tant de monde. Rapprochons-nous plutôt des exécutants.

— Si tu te figures que je vais les écouter ! s'écrie Marie. Voilà la centième fois au moins que j'entends jouer cette année la valse de *la Traviata*, la *Marche Turque* et le *Miserere* ! J'aime mieux que Jeanne, avec la perspicacité dont elle nous a donné un échantillon, l'autre jour, s'amuse à deviner pour notre plus grand perfectionnement moral, les défauts et les qualités des jeunes personnes qui nous entourent.

— Vous vous moquez, vilaine ! et cependant rien n'est plus facile que ce que vous demandez. Ne nous trahissons-nous pas à chaque instant par notre démarche, par notre mise, par nos moindres actions ?

— S'il en est ainsi, fit la petite incrédule, dites-nous quel est le péché mignon de cette grande brune qui marche là-bas, entre deux blondines ?

— Ah ! Marie, vous me faites la partie trop belle ! il ne faut pas être bien maligne pour deviner que cette grande brune appartient à la catégorie des jeunes *filles-gendarmes*. Remarquez avec quelle hardiesse ses yeux noirs se fixent sur ceux qui l'entourent, de quel pas délibéré elle marche, de quelle orgueilleuse manière elle porte la tête... elle ne s'appuie pas sur le bras de ses compagnes, elle leur donne le sien; elle paraît les protéger, régner sur elles... elle parle haut, d'un ton tranchant, et quand elle s'est prononcée, il ne doit pas y avoir d'appel ! Bien certainement cette demoiselle se croit d'une pâte supérieure à celle de tout son entourage, et c'est une orgueilleuse !

— Vous n'en direz pas autant, je suppose, de la petite jeune fille en chapeau vert qui vient de répondre si gauchement au salut qu'on lui a fait et qui rougit maintenant jusqu'aux oreilles parce que la dame arrêtée avec sa mère lui adresse la parole?

— Je vous demande bien pardon; la timidité excessive est encore une variété de l'orgueil. Quand on est très-convaincue de son peu de valeur personnelle, on n'attache pas une importance si exagérée aux moindres actes qui vous mettent en évidence.

— C'est peut-être vrai... Et cette belle demoiselle si coquettement mise, qu'allez-vous en penser? Seigneur! paraît-elle contente d'elle, et tous ses mouvements sont-ils étudiés!

— Oui, elle ne rit pas pour rire, mais pour montrer ses dents... elle ne relève pas sa robe pour l'empêcher de se salir, mais pour faire voir son joli pied mignonnement chaussé... elle ne regarde pas autour d'elle par curiosité ou par désœuvrement, mais pour savoir si l'on remarque sa toilette élégante et sa bonne grâce.

— Il est certain, dit Marie, que c'est une fort belle personne.

— Pour moi, répondit Lucie, son affectation gâte sa beauté. Je déteste les poseuses.

— Combien y en a-t-il cependant à notre époque, répliquai-je; que de prétentions en tous genres et que de jeunes filles qui détruisent par cette sotte manie d'occuper les gens, tout ce que le bon Dieu a mis de bien en elles! Les unes prennent, par genre, des petits airs évaporés; les autres visent à la sensibilité et n'arrivent qu'à une ridicule sensiblerie; celles-ci ont toujours l'air de descendre des nuages; celles-là seraient tentées de s'évanouir en face d'une araignée, d'une souris...

— Voire même d'une chenille! acheva Marie en nous désignant de l'œil une demoiselle voisine qui faisait toute espèce de cérémonies pour en retirer une qui se promenait sur sa casaque.

— D'autres jouent à la savante, à l'artiste.

— Tenez, Jeannette, interrompit de nouveau Marie, voici encore deux de vos types : la rêveuse, cette jeune personne qui compte les feuilles du marronnier sous lequel tricote sa sœur — et la so-disant artiste, cette autre jeune fille qui étale complaisamment sur ses genoux ce morceau portant le nom de Liszt, et cache avec soin, sous ses cahiers, les petites études de Lemoine.

— A propos, vous savez qu'il est entré dans les ordres, le grand pianiste Liszt?

— Oui, certes! et qu'il a reçu la tonsure, au printemps dernier, dans la chapelle privée du Vatican, de la main de monseigneur de Hohenlohe, archevêque d'Écosse et grand aumônier de sa Sainteté Pie IX!

— Encore une preuve du néant des distinctions de ce monde, mesdemoiselles!

— Écoutez, il en est qui ont bien leur prix. Celle par exemple, que vient de recevoir notre charmant peintre d'animaux, mademoiselle Rosa Bonheur?

— C'est vrai; auriez-vous quelques détails là-dessus, ma chère?

— Mais oui; il paraîtrait que l'Impératrice elle-même a remis la croix à Rosa Bonheur, dans le petit village qu'elle habite aux environs de

Fontainebleau. C'était le matin, mademoiselle Bonheur était encore en déshabillé, lorsque sa sœur lui signala les piqueurs de la cour. Elle passa bien vite une robe et accourut recevoir Sa Majesté, qui se promenait un instant, comme à l'ordinaire, dans l'atelier; mais un certain air d'impatience se trahissait, dit-on, sur les traits de la Souveraine, à qui sans doute il tardait d'apprendre la bonne nouvelle à sa protégée. Enfin, Sa Majesté demanda à une des dames qui l'accompagnaient l'écrin qu'elle lui avait confié, et en tirant la croix et le ruban rouge, elle alla les attacher elle-même avec une épingle sur l'épaule de mademoiselle Bonheur, qui, s'imaginant que c'était un simple bijou, crut rêver en entendant les félicitations que lui adressait l'Impératrice au nom de Napoléon III.

Eh bien! est-elle jolie mon histoire?

— Charmante! j'en suis moi-même tout émue.

— Et moi toute fière, dit Marie. Quand je vois une femme — et une femme de mon pays — recevoir une si flatteuse distinction, il me semble qu'il en rejaillit quelque chose sur tout mon sexe.

— Tais-toi, petite enthousiaste, et laisse-nous continuer notre inspection de visages et de caractères, cela peut nous être plus utile qu'on ne croit.

— Oh! Jeanne, les deux laides jeunes filles! que c'est triste d'être disgraciées comme cela! Ce sont sans doute des jumelles, car leurs traits sont exactement semblables.

— Leurs traits, je vous l'accorde, mais non l'expression de leur physionomie... Voyez, l'une est animée, souriante, presque jolie dans sa laideur, à cause de la douceur de son sourire et de l'intelligence de son regard; tandis que l'autre a un air rechigné, boudeur, désagréable, qui éloigne d'elle.

— Vous avez raison. D'où peut provenir cette différence?

— De ce que la première a accepté sans doute franchement sa laideur, en se disant que la bonté et l'esprit pouvaient seuls la faire oublier; tandis que l'autre, moins sage, ne songe qu'à se désoler d'être ainsi disgraciée, et envie à toutes les jeunes filles qu'elle rencontre les charmes que le bon Dieu lui a refusés.

Comme j'achevais ma phrase, Marie se tourna vers nous en riant.

« Regardez donc, mesdemoiselles, la singulière toilette; peut-on s'affubler comme cela! »

Et ses yeux caressèrent complaisamment sa fraîche robe de mohair nankin dentelé de noir et le coquet chapeau orné de marguerites que portait sa sœur. Elle avait le pareil!

« Il est de fait que cette riche étoffe à ramages, outre qu'elle n'est pas de mode, est peu convenable pour une jeune fille.

— Et ce châle rayé de rouge avec ce chapeau rose? Ils n'ont pas été faits, évidemment, pour paraître de compagnie.

— Eh mais, c'est cela, je ne me trompe pas! s'écria Marie, c'est cette jeune fille qui change tous les jours de toilette, et que l'on rencontre partout où il y a du monde : aux Tuileries, sur les boulevards, aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne. Elle a la rage de se faire voir!

— Voilà un exemple pour les jeunes filles qui,

ainsi que cette demoiselle, aiment un peu trop la toilette et la promenade, fit observer Lucie.

— Oh ! riposta Marie avec vivacité, si c'est une pierre que vous prétendez lancer dans mon jardin, vous vous fourvoyez, mademoiselle ma sœur ! Certes, je tiens à être bien mise, et je ne dédaigne pas d'aller à la promenade, mais je ne sors pas aussi souvent que cette demoiselle, il s'en faut ! et quand je sors, je m'embarrasse fort peu que l'on me regarde ou que l'on ne me regarde pas !

— C'est-à-dire... fit sa sœur.

— Allons, allons, interrompis-je ; pas de querelle ! Marie est une vraie petite violette, c'est connu... mais une violette un peu curieuse, qui aime à glisser de temps en temps la tête entre les feuilles pour regarder ce qui se passe dehors, et qui n'est pas trop fâchée quand, par hasard, on l'aperçoit dans ces moments-là !

— Railleuse !... Après tout, je préfère pêcher par excès de soin que par négligence. Que diriez-vous de moi, Jeanne, si je sortais avec des bottines décosuées et un tour de tête effrangé comme celui de cette brunette en magnifique robe de soie mauve ?

— Et que diriez-vous aussi, interrompit vivement Lucie, d'une jeune personne qui n'aurait d'oreilles que quand on parlerait toilette, d'yeux que pour regarder les vitrines pleines de colifichets, et de préoccupations sérieuses que lorsqu'il s'agirait d'acheter une robe ou un chapeau neuf ?

— Je dirais à l'une comme à l'autre : *L'excès en tout est un défaut !*

— Et l'une comme l'autre tâcherait, j'en suis sûre, de ne plus l'oublier, chère Jeanne ! fit Marie en me tendant affectueusement la main. Ça, mesdemoiselles, ajouta-t-elle d'un ton enjoué, ne voilà-t-il pas assez longtemps que nous faisons, sous prétexte d'études, des jugements téméraires sur notre prochain, et ne serait-il pas l'heure de regagner nos pénates ? Aussi bien, voici la musique finie, et tout le monde qui se disperse... »

L'avis était bon, nous le suivîmes. A la porte extérieure des Tuileries, un petit groupe attira nos regards. Il se composait d'une pauvre femme en haillons, de deux enfants souffreteux, presque nus, et de deux belles jeunes filles.

Marie me poussa le coude :

« Je les reconnais ! c'est notre rêveuse avec sa sœur... vous savez, celle qui tricotait si assidûment sous les marronniers ! »

Tandis qu'elle parlait, l'une des deux jeunes filles — la travailleuse — avait tiré de sa poche les petits bas qu'elle venait de finir et les donnait au plus malingre des marmots. L'autre n'en avait pas, hélas ! aussi il pleurait et tendait ses petites mains vers la rêveuse... ce fut en vain ! Celle-ci poussa un léger soupir, donna quelque argent à la mère — ce qui ne consola pas l'enfant — et s'éloigna en disant à sa sœur d'un ton de vif regret :

« Si pourtant j'avais suivi ton exemple, au lieu de songer !

— Bah ! répondit la sœur avec un encourageant sourire, tu répareras cela... une autre fois ! »

Et nous les perdîmes de vue.

A une autre fois aussi, ma Florence !

JEANNE.

MODES.

Nous voici donc séparées brusquement, chère amie, et sans doute pour de longues années. Je ne puis encore y croire, et m'imaginer être sous l'influence de quelque mauvais rêve. Sois tranquille cependant, je veux être raisonnable, et ne troublerai pas par de vaines lamentations le seul bonheur qui nous reste, celui de nous entretenir par lettres. Je m'empresse cette fois de t'adresser *personnellement* les renseignements que chaque mois je donne à toutes nos amies sur les modes. Une seule chose t'effraie, me dis-tu : « Peut-être seront-elles jalouses de cette préférence. » Je veux dissiper les craintes, en t'assurant qu'elles seront toujours certaines de trouver dans ces lettres des conseils pour toutes les jeunes filles, puisque tu es au milieu d'une nombreuse famille et d'amies dans des positions de fortune très-différentes.

Vous allez donc passer une saison aux bains de mer ; toi qui dois prêcher d'exemple, j'espère que, devant assister à un mariage, tu te décideras à emporter au moins une toilette en mousseline blanche. Ces carrés en mousseline de 8 centimètres sur 10 et de 3 centimètres sur 5, que nous avons brodés au plumetis, cet hiver, te feront un très-joli ornement. Tu placeras les grands carrés, comme un entredeux, au-dessus d'un volant tuyauté, et tu les sépareras par des carrés de même dimension, en mousseline unie. Lorsque tu auras réuni le haut de la jupe à l'ourlet, tu passeras un ruban de taffetas bleu de 10 centimètres, qui successivement couvrira un carré uni et formera transparent sous le carré brodé. Pour le corsage, qui sera plissé comme une chemisette, tu emploieras les petits carrés, séparés également par des carrés unis ; tu en placeras devant le corsage, sur les épaules, à l'encolure, aux entournures et au bas des manches, avec un ruban plus étroit, disposé, comme celui de la jupe ; un nœud devant à l'encolure et un au bas de la manche. Le petit paletot, un peu arrondi devant, sera garni d'un volant surmonté d'un rang de petits carrés, qui tournera autour du cou. Tu pourras, à la casaque comme au corsage, poser à l'encolure et au bas de la manche une valenciennienne. — Quant aux nœuds sur les épaules, ils ôteraient à ta toilette le cachet d'une élégante simplicité. Une capote en tulle blanc, à fond légèrement relevé, avec myosotis formant bandeau dessous, et dessus guirlande avec traine ; puis le grand voile-Empire, en tulle simplement ourlé. C'est extraordinaire avec quelle rapidité ce voile a été adopté ! Il a le mérite d'être plus gracieux que la voilette-loup, à laquelle nous pouvons sans doute dire adieu.

Ta cousine Fanny fera très-bien, pour cette circonstance, de faire faire sa robe en gaze de Chambéry, fond blanc à raies mauves. Elle peut la garnir de ruches en taffetas mauve formant pointes. Le corsage décolleté, avec basque coupée en pointes bordées de la même petite ruche. Le haut du corsage sera découpé en pointes un peu plus petites. A seize ans, et même avec quelques années de plus, on peut porter la robe décolletée sans manches, avec chemisette blanche. La robe en gaze peut être faite montante, mais elle serait moins habillée.

La pèlerine, pareille, convient à des personnes

plus âgées. Si elle fait la casaque pareille, elle la découpera à pointes garnies d'une ruche comme le corsage, ou bien elle pourra faire une casaque en alpage blanc avec revers, découpée à pointes et bordée d'une ruche en taffetas blanc, traversée par une petite passementerie blanche avec perles. Comme ta cousine n'est pas très-grande, soit dit sans l'offenser, elle peut, avec cette toilette, mettre une toque en crin blanc, bordée d'un ruban mauve, avec draperie en tulle blanc. Si elle préfère le chapeau fermé, il sera en tulle blanc, avec bavolet posé sur une traverse mauve; et dessous, bandeau en taffetas mauve avec perles blanches.

J'ai promis de n'oublier personne, et Claire a bien tort, au milieu de ces brillantes toilettes, de rougir de parler d'elle, et de supposer que je dédaignerais de répondre à son appel; mais elle sera charmante avec sa robe en linos blanc à fine rayure noire, pour laquelle elle a même eu le talent de profiter d'un bon marché extraordinaire. Nous lui aurions certainement gardé le secret, si elle n'avait été la première à le proclamer, dans l'intention, bien louable, d'ailleurs, d'en faire profiter ses amies. Eh bien, mademoiselle Claire, votre robe en linos, avec vos rubans noirs teints, vous feront grand honneur, et notre chère Thérèse vous prêtera aide et assistance pour disposer les rubans en petits volants tuyautés posés en feston. Faites la veste grecque sans manches, avec volant formant jockey; ceinture noire avec boucle, et, sous cette veste, une chemisette avec entre-deux en valenciennes sur un ruban en taffetas noir. La casaque, pareille, sera ornée, comme la robe, en festons plus petits. Le chapeau, en paille belge avec feuilles de lierre en taffetas noir, sera le complément de votre jolie toilette de demi-deuil.

Je ne veux pas passer sous silence une nouvelle forme de chapeau, que jusqu'ici j'avais laissée de côté, trouvant ce chapeau trop original. Je ne prétends pas dire qu'il soit admis aujourd'hui, cependant quelques amazones le portent : c'est le *tricorné*, non pas le chapeau de sergent de ville ou de gendarme, mais le chapeau *garde-française*. Je t'engage pourtant à ne pas te prévaloir de ce renseignement pour te coiffer ainsi dans tes excursions à cheval avec ton père. Le chapeau haute forme, gris ou noir, avec draperie et voile en tulle, est beaucoup plus distingué. A propos de chapeaux, te souviens-tu, ma chère, combien nous avons eu de peine à tenir notre sérieux en présence de Leurs Excellences les ambassadeurs siamois? Leurs chapeaux particulièrement excitaient notre hilarité. Croirais-tu que nos fabricants, désireux de découvrir quelque forme nouvelle, se sont imaginé de nous construire en paille de semblables cloches? Je ne sais pas si elles auront quelque succès, mais j'avoue que je serais un peu embarrassée après en avoir tant ri, de me poser cette espèce de *paillason* sur la tête. Il faut cependant être franche et reconnaître qu'étant plus grand que tous les autres chapeaux, celui-ci abrite beaucoup mieux du soleil. Il serait difficile de te décrire toutes les formes qui, depuis trois mois, se sont succédé chez les modistes; c'est une véritable lanterne magique. Le *chapeau-fançon* n'est pas encore ridicule, et est celui qui se porte le plus, après le chapeau dont nous avons donné le dessin sur notre gravure de juin, première toilette.

Les coiffures en cheveux sont réellement désespé-

rantes; on en fait certainement de charmantes, mais pour toutes il faut une profusion de *postiches*. Tu connais mon antipathie pour le faux, et tu peux comprendre ma fureur contre messieurs les coiffeurs. Oui, chère amie, malgré ta magnifique chevelure, confie ta tête à l'un de ces *artistes* : il conviendra que tu as assez de cheveux pour soutenir l'édifice de *frisures, nattes et chignons* qu'il échafaudera sur tes cheveux, préalablement disposés en colimaçon ou en natte derrière; il te fera cependant la concession de relever sur le front ceux que tu n'as pas achetés, et de les crêper pour les faire passer sur une natte toujours *postiche*. Les coiffures Empire, grecque, etc., ont les mêmes exigences. Vraiment les femmes devraient se révolter contre cette mode qui, fatiguant les cheveux naturels, menace de les leur faire perdre. Tu verras dans quelques années, si cela continue, combien de personnes auront de places chauves à dissimuler. Avec quelque habileté qu'on s'y prenne, au moyen de mèches adhérentes, tu conviendras qu'il est préférable de ne pas se parer d'une coiffure monumentale et de conserver pendant de longues années sa chevelure, si modeste qu'elle soit. Heureusement, tu sais que l'on peut toujours braver un peu le despotisme de la mode; aussi je t'engage à relever tes bandeaux sur une natte diadème à toi appartenant; tu feras derrière, avec tes cheveux, le chignon, formé de trois nattes, dont j'ai parlé il y a quelques mois. Fanny pourra, comme ta très-humble servante, qui ne possède pas une très-riche chevelure, remplacer une des mèches de la natte par un velours noir. Pour la coiffure avec bandelettes, tu relèveras tes bandeaux à la grecque, tu commenceras à les rouler ou les natter, à la hauteur de l'oreille, puis tu réuniras le bout des bandeaux au reste de tes cheveux, dont tu formeras un chignon plat.

Tu me demandes quel doit être le bagage de ton petit frère et de ta petite sœur pour votre voyage. Pour les petites filles, les robes blanches sont toujours ce qu'il y a de plus joli. Il lui faudra donc deux ou trois robes blanches; pour le matin, son costume en toile de lin soutaché; sa toilette en mohair gris foncé, robe et casaque, pour les jours de pluie; pour l'intérieur, sa robe à carreaux; sa robe en foulard à semé, et, pour le jour du mariage, une robe en mousseline blanche, que tu orneras comme la tienne, sauf le volant, avec les petits carrés que tu auras de reste. Le corsage sera décolleté en carré, avec plastron orné de carrés alternés brodés et unis avec ruban bleu. Pour elle comme pour toi, n'oublie pas le petit paletot ou collet à capuchon en molleton; tu sais les services que rend ce vêtement, le soir, dans le jardin ou sur la plage. Le côtelé noir et blanc est le plus distingué, et il va avec toutes les toilettes.

Pour ton frère, le costume en toile, pareil à celui de sa sœur pour tous les jours; deux costumes en piqué blanc, un en piqué chiné, un en drap léger, et son joli costume en nankin, avec gilet blanc et cravate bleue pour l'habiller. Tu penses que je ne t'engagerais pas à emporter un si grand nombre de toilettes si vous deviez réellement voyager, car je redoute toujours l'*embarras des colis*; mais ayant quelques réunions, il faut prévoir toutes les circonstances.

Dis à ta bonne mère qu'elle recevra dans quelques jours les dentelles à choisir, et que je lui recommande de préférence le collet, qui ira très-bien avec sa robe

en taffetas bleu. Les bretelles, avec basque en dentelle, rapportées sur le corsage, n'exigent pas un volant ou des ornements en dentelle à la jupe, car on porte beaucoup de jupes unies.

Je crois inutile de te parler encore aujourd'hui des toilettes de voyage, dont il a été question, d'une manière détaillée, dans les précédents articles. Robe-casque et jupon pareils. Le voile accompagne les chapeaux ronds aussi bien que les chapeaux fermés, et est toujours d'un effet charmant; mais je te conseille de

le remettre dans ta malle pendant les trois ou quatre jours d'excursion dans les forêts que vous devez faire au retour, car il pourrait être fort maltraité par les broussailles.

Il ne me reste plus, chère amie, qu'à te souhaiter un heureux voyage, en t'envoyant les mille baisers que j'ai mis en réserve depuis ton départ. Au milieu de tous tes plaisirs, n'oublie pas ta plus ancienne et dévouée amie.

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche VIII

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Parure — 3, M. S. — 4, *Clarisse* — 5, *Madeleine* — 6, Écusson avec J. F. — 7, Z. V. — 8, F. A. enlacés — 9, M. B. — 10, P. A. S. — 11, *Jessy* — 12, Mouchoir avec E. D. — 13, Dessin de soutache — 14, Entredeux — 15, Dessin pour confection — 16 et 17, Parure application — 18, M. R. enlacés — 19, J. D. enlacés — 20, Écusson avec M. G. — 21, F. L. — 22, M. D. — 23, Entre-deux — 24, *Hortense* — 25, *Hélène* — 26, L. V. — 27, E. A. — 28, *Anne*.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 10, Corsage blanc — 11 à 15, Pantalon de petite fille — 16 à 20, Blague au crochet — 21 à 26, Dessous de lampe garni de cerises — Étoiles au crochet, n° 18, planche de Juillet.

COTÉ DES BRODERIES

- 1 et 2, PARURE sur batiste, plumetis et point de sable.
- 3, M. S., pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 4, *Clarisse*, plumetis.
- 5, *Madeleine*, plumetis et cordonnet.
- 6, Écusson avec J. F., plumetis et pois.
- 7, Z. V., plumetis.
- 8, F. A. enlacés à l'impériale, plumetis.
- 9, M. B. enlacés, plumetis.
- 10, P. A. S., pour drap, plumetis et cordonnet.
- 11, *Jessy*, plumetis et cordonnet.
- 12, Mouchoir, ourlet à jour surmonté d'une guirlande, avec E. D., plumetis et cordonnet.
- 13, BANDE soutachée pour jupon.
- 14, ENTRE-DEUX, plumetis et cordonnet.
- 15, Dessin pour confection, lacet et broderie au passé.
- 16 et 17, PARURE manchette en équerre, application de nansouk sur tulle, cordonnet et jours.
- 18, M. R. enlacés, plumetis.
- 19, J. D. enlacés, plumetis.
- 20, Écusson, avec couronne, M. G., plumetis, cordonnet et point de sable.
- 21, F. L., plumetis.
- 22, M. D., plumetis.
- 23, ENTRE-DEUX, plumetis et cordonnet.

- 24, *Hortense*, plumetis.
- 25, *Hélène*, plumetis.
- 26, L. V., plumetis.
- 27, E. A., plumetis et cordonnet.
- 28, *Anne*, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 10, Corsage blanc en mousseline ou nansouk pour jeune fille.

- 1, Devant, haut.
- 2, Devant, bas.
- 3, Moitié du dos.
- 4, Basque.
- 5, Manche, dessus.
- 6, Manche, dessous.
- 7, Entredeux.
- 8, Poignet de la manche.
- 9, Croquis, devant.
- 10, Croquis, dos.

Ce corsage se fait en deux parties; le haut est brodé, et le bas qui figure la ceinture suisse est plissé.

Les patrons n° 2 et 4 se plissent avant d'être taillés; la broderie de la basque est ajoutée au patron n° 4. L'entredeux n° 7 se place sur les manches dans la longueur. La broderie est en lacet, broderie russe et pois, en noir ou couleur.

11 à 15, PANTALON de petite fille.

- 11, Pantalon.
- 12, Entre-deux formés par des carrés plissés et des carrés brodés alternés.
- 13, Petit côté de la ceinture.
- 14, Ceinture, devant.
- 15, Croquis du pantalon.

Il faut avoir soin, en relevant le patron du pantalon, de tenir compte bien exactement des parties repliées; la fente de côté se fait sur le trait placé entre les lettres B et F; les coulisses sont arrêtées aux lettres A et G, où l'on pose le petit côté de la ceinture, sur lequel on fronce le pantalon jusqu'à la lettre F. Le pantalon est froncé devant sur la ceinture de la lettre B à la lettre C. L'entre-deux brodé et plissé est une bande que l'on fixe au pantalon et à l'ourlet par une petite couture à l'endroit sur laquelle on pose un biais très-étroit, piqué de chaque côté. On peut aussi broder les carrés séparément et les ajouter à des carrés plissés à la mécanique. On emploie également cette étoffe plissée pour le corsage blanc n° 1 à 10; on la trouve chez M. Gouyon, dessinateur, 43, rue du Bac.

- 16 à 20, BLAGUE au crochet.
- 16, Détail du travail.
- 17, Dentelle.
- 18, Patron pour la doublure en peau blanche.
- 19, Rond pour la doublure.
- 20, Croquis de la blague.

Tout le fond mat de la blague est en demi-bridés; le détail de la planche commence au 2° rang et fait le huitième de la blague, il faudra donc répéter à chaque rang huit fois le dessin complet.

Pour commencer la blague par le bas, il faudra faire des augmentations en prenant deux mailles dans une; c'est ce que les petits traits indiquent. Ainsi, on verra sur le dessin n° 16, au premier rang où l'on emploie la soie bleue et la soie noire, un trait descendant verticalement de la maille noire sur la maille d'or du rang précédent, puis un trait horizontal descendant de la maille d'or sur la même maille du rang précédent, ce qui veut dire que ces deux mailles doivent être prises dans la même maille.

Montez 4 mailles-chainettes en fil d'or et formez un anneau en faisant :

1^{er} RANG. — 3 mailles dans chacune des mailles-chainettes, ce qui vous fait un rang de 12 mailles.

2^e RANG. — 2 mailles dans chacune des 12 mailles, ce qui vous fait 24 mailles. C'est ce rang qui est le premier du dessin n° 16; vous prenez alors la soie bleue et la soie noire, et vous faites le rond de la blague en observant les augmentations, comme nous venons de l'expliquer. Le rond terminé, vous avez 12 rangs sans augmentations que vous répétez trois fois, ce qui fait 36 rangs de dessin; puis deux rangs d'or, et huit rangs de crochet à jour en faisant toujours une bride — une maille-chainette en soie bleue.

La dentelle se fait au 6^e rang de crochet à jour.

1^{er} RANG. — Soie noire — + 9 demi-bridés — 3 mailles-chainettes — 10 brides maille pour maille en prenant la 1^{re} dans la 4^e maille du rang précédent — 3 mailles-chainettes — retournez au signe + en piquant le crochet dans la 4^e maille.

2^e RANG. — Soie rouge — + 7 demi-bridés en piquant le crochet dans la 2^e demi-bride du rang précédent — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la 1^{re} bride du rang précédent — 9 fois : (1 maille-chainette — 1 bride en prenant les brides dans celles du rang précédent) — 3 mailles-chainettes — retournez au signe +.

3^e RANG. — Soie noire — + 5 demi-bridés en piquant le crochet dans la 2^e demi-bride du rang précédent — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la 1^{re} bride du rang précédent — 9 fois : (2 mailles-chainettes — 1 bride en prenant les brides dans celles du rang précédent) — 3 mailles-chainettes — retournez au signe +.

4^e RANG. — Soie bleue — + 3 demi-bridés en piquant le crochet dans la 2^e demi-bride du rang précédent — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la 1^{re} bride du rang précédent — 9 fois : (2 mailles-chainettes — 1 bride en prenant les brides dans celles du rang précédent) — 3 mailles-chainettes — retournez au signe +.

5^e RANG. — Fil d'or — + 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 2^e demi-bride du rang précédent — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 1^{re} bride — 9 fois : (3 mailles-chainettes — 1 demi-bride en prenant chaque demi-bride dans les brides du rang précédent) — 3 mailles-chainettes — retournez au signe +.

On peut faire la doublure en peau blanche sur les patrons 18 et 19, et en coupant juste comme les patrons; cette doublure se coud en surjet. Suivant que le crochet sera plus ou moins serré, la blague sera plus ou moins grande; il faudra mesurer la doublure à la hauteur des deux rangs d'or, et augmenter ou diminuer les patrons dans la même proportion.

21 à 26, DESSOUS DE LAMPE, avec cerises.

21, Détail du quart du fond.

22, Feuille.

23 à 25, Cerises.

26, Croquis du dessous de lampe.

Faites avec de la laine de Saxe noire 9 rangs en spirale de crochet sur *bourdon*; ces 9 rangs sont faits en demi-bridés, en renfermant le *bourdon* dans chaque maille.

1^{er} RANG. — 8 mailles.

2^e RANG. — 2 mailles dans chacune des mailles du rang précédent.

3^e RANG. — 8 fois : (1 maille — 2 mailles dans une).

4^e RANG. — 8 fois : (2 mailles — 2 mailles dans une).

5^e RANG. — 8 fois : (3 mailles — 2 mailles dans une).

6^e RANG. — 8 fois : (4 mailles — 2 mailles dans une).

7^e RANG. — 8 fois : (5 mailles — 2 mailles dans une).

8^e RANG. — 8 fois : (6 mailles — 2 mailles dans une).

9^e RANG. — 8 fois : (7 mailles — 2 mailles dans une).

Les 10 rangs à ajouter pour terminer le fond du dessous de lampe, sont faits en laine verte de cinq nuances différentes.

10^e RANG. — Vert foncé — 8 fois : (8 mailles — 2 mailles dans une).

Pour le point allongé des 9 autres rangs, vous faites alternativement une demi-bride prise dans la maille du rang précédent, et une demi-bride ou bride longue prise dans la maille suivante de l'avant-dernier rang ; ainsi, pour le 11^e rang, vous faites : 1 demi-bride prise dans la maille du rang précédent qui est en vert foncé, et 1 demi-bride ou bride longue dans la maille suivante du dernier rang noir, vous faites les augmentations dans ce point comme dans les autres rangs de demi-bridés, vous faites donc vos 9 derniers rangs verts en demi-bridés et brides longues que vous *contrariez* à chaque rang.

11^e RANG. — Vert foncé.

12^e et 13^e RANGS. — Vert, deuxième nuance.

14^e et 15^e RANGS. — Vert, troisième nuance.

16^e RANG. — Vert, quatrième nuance.

17^e RANG. — Vert clair.

18^e RANG. — Vert, quatrième nuance.

19^e RANG. — Vert, troisième nuance.

Arrêtez le *bourdon* et terminez avec la laine vert foncé par un rang à jour sans augmentation en faisant successivement : 1 bride — 2 mailles-chainettes.

Le dessin indiqué sur le fond noir est brodé en points lancés, les 6 points pointillés sont en laine *lamée* noire ; les 6 points suivants en laine deuxième nuance ; les 4 points au rang suivant en laine troisième nuance, et les 2 points formant la pointe du dessin en laine quatrième nuance.

Cette broderie doit être commencée un rang plus bas qu'il n'est indiqué sur le dessin n° 21. — Les branches sont ainsi plus rapprochées, le nombre de mailles étant trop grand sur ce croquis ; à la pointe supérieure des branches, on aura entre deux branches 7 mailles seulement.

FEUILLE. — Montez une chaîne de 10 mailles — 2 demi-bridés dans la même maille — 4 brides doubles — 2 brides — 3 demi-bridés dans la dernière maille de la chaîne — tournez votre feuille de gauche à droite et revenez en travaillant sur l'autre côté de la chaîne — 2 brides — 4 brides doubles — 2 brides — 2 demi-bridés dans la même maille — terminez par une maille passée dans la 1^{re} demi-bride du commencement de la feuille ; vous entourez chaque feuille d'un rang de mailles passées en laine lamée noire ; vous faites ces feuilles en laine verte en les variant avec vos cinq nuances.

CERISES. — Les cerises sont en laine de Saxe rouge ; on peut, comme les feuilles, les varier de nuance. Prenez une règle plate ayant 15 millimètres de hauteur et un bout de fil de fer n° 20 de 10 centimètres ; posez le fil sur la règle et tournez votre laine 60 fois autour du fil de fer et de la règle, rapprochez les deux extrémités du fil de fer, et tournez-les ensemble de manière à serrer fortement la laine ; coupez la laine pour retirer la règle, vous aurez la figure 23 ; serrez fortement cette mèche de laine entre le pouce et l'index, et coupez en tournant vos ciseaux sur la moitié, vous aurez la figure 24 ; retournez pour couper l'autre moitié, afin d'obtenir la figure 25 ; pour égaliser votre

boule, vous la frottez légèrement dans la main, elle sera encore mieux si vous la peignez avec un peigne en cuivre ; dans tous les cas, il faut revenir plusieurs fois avec les ciseaux pour égaliser les bouts de laine et obtenir un fruit parfaitement rond ; tournez de la laine verte autour des tiges en fil de fer.

Prenez un bout de bourdon de la longueur nécessaire pour couvrir le haut du 19^e rang du fond du dessous de lampe, couvrez-le, en demi-bridés, de laine couleur bois ; vous disposez sur ce bourdon vos feuilles et vos cerises que vous fixez avec de la laine verte en vous dirigeant sur le croquis n° 26 ; puis vous réunissez cette guirlande au dessous de lampe, sur le haut du 19^e rang du fond.

ÉTOILES au crochet, n° 18, planche de Juillet.

Il y a dans ces étoiles deux espèces de *picot* : le *picot* ordinaire, qui se fait par : 4 mailles chainettes — 1 demi-bride prise dans la première de ces quatre mailles chainettes ; et le *picot descendant*, qui se fait par : 5 mailles chainettes — 1 maille passée dans la première de ces cinq mailles et passant le fil sous le *picot* pour continuer le travail.

Pour exécuter les *reliefs*, vous gardez la maille qui est sur le crochet et vous y passez le fil seulement en terminant le relief ; tournez le fil autour du crochet, piquez le crochet dans la troisième maille du rang précédent, en partant de la dernière bride, dans le fil de la chaîne qui est devant — tirez le fil dans cette maille — tirez le fil dans les deux premiers fils qui sont sur le crochet — tirez le fil dans les deux fils suivants — 2 brides doubles dans la même maille que la précédente — tirez le fil dans les deux fils restant sur le crochet. — Continuez les brides, maille pour maille, en travaillant derrière le relief, sans en tenir compte.

GRANDE ÉTOILE.

Montez 4 mailles chainettes, fermez la chainette par une maille passée.

1^{er} RANG. — 1 maille chainette — 2 demi-bridés dans la première maille — 3 fois : (3 demi-bridés dans la même maille) — 1 maille passée dans la maille chainette du commencement.

2^e RANG. — 1 maille chainette — 2 demi-bridés dans la même maille — 5 fois : (1 demi-bride — 2 demi-bridés dans la même maille) — 1 demi-bride en piquant le crochet sous les deux fils de la maille chainette du commencement.

3^e RANG. — 8 fois : (6 mailles chainettes — 1 demi-bride en piquant le crochet entre la deuxième et la troisième maille du rang précédent, en partant de la dernière demi-bride) — 3 mailles chainettes — 1 bride, en piquant le crochet entre la deuxième et la troisième demi-bride.

4^e RANG. — 3 mailles chainettes — 8 fois : — (2 mailles chainettes — 1 *picot descendant* — 3 mailles chainettes — 1 bride, en piquant à la fois le crochet dans la troisième et la quatrième maille chainette du rang précédent), 2 mailles chainettes — 1 *picot descendant* — 3 mailles chainettes — 1 maille passée dans la troisième maille chainette du commencement.

5° RANG. — Tout en demi-bridés, maille pour maille, c'est-à-dire 7 mailles par dessin.

6° RANG. — 3 mailles chaînettes — 2 brides — 20 fois : (1 relief — 3 brides) — 1 relief — 1 maille passée dans la troisième maille chaînette du commencement.

7° RANG. — 1 maille chaînette — 20 fois : (2 demi-bridés dans la même maille — 2 demi-bridés) — 2 demi-bridés dans la même maille — 1 demi-bride — 1 maille passée.

8° RANG. — 1 maille chaînette — 3 mailles passées — 1 picot — 4 mailles passées — 13 mailles chaînettes — 1 maille passée en revenant en arrière du picot dans la première maille passée après le signe — 3 mailles chaînettes — 2 brides dans la troisième et la quatrième maille chaînette, avant la dernière maille passée — 3 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la troisième maille chaînette, en partant de la dernière bride; cette maille chaînette forme le centre de la fleur, c'est donc dans cette maille que l'on fait la demi-bride, à la fin des quatre premières branches — 3 fois : (10 mailles chaînettes — 2 brides dans la septième et la huitième maille, en partant du crochet — 3 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la maille du centre) — 3 mailles chaînettes — 2 brides dans la troisième et la quatrième maille chaînette de la branche laissée au commencement — 3 mailles chaînettes — 1 maille passée dans la même maille que la quatrième maille passée après le picot — retournez au signe + — pour terminer une maille passée dans la maille chaînette du commencement, coupez le fil.

Il faut 12 fleurs par étoile, bien qu'il n'y en ait que 11 sur le croquis; il est, du reste, parfaitement exact et facilitera l'exécution de ce travail.

9° RANG. — Attachez le fil à la pointe de la deuxième branche, en piquant à la fois le crochet dans la troisième et la quatrième maille chaînette — 3 mailles chaînettes pour remplacer une bride — 8 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la pointe de la troisième branche — 8 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la pointe de la quatrième branche — 11 fois : (1 bride prise dans la pointe de la deuxième branche — 8 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la pointe de la troisième branche — 8 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la pointe de la quatrième branche) — terminez par une maille passée dans la troisième maille chaînette du commencement.

10° RANG. — Tout en demi-bridés, maille pour maille, avec une seule augmentation par dessin, en faisant deux mailles dans une au-dessus de la pointe de la troisième branche.

11° RANG. — Les brides et les demi-bridés sont faites à ce rang en crochet Marie-Louise, en piquant le crochet sous les deux fils de la chaîne — 12 fois : (3 mailles chaînettes — 1 picot — 1 bride dans la quatrième maille — 3 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la troisième maille — 3 mailles chaînettes — 1 picot — 1 bride dans la troisième maille — 3 mailles chaînettes — 1 picot — 1 bride dans la troisième maille — 3 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la quatrième maille) — terminez par 1 maille passée.

PETITE ÉTOILE POUR LES INTERVALLES.

Montez 5 mailles chaînettes, fermez la chaîne.

1° RANG. — 3 demi-bridés dans chaque maille.

2° RANG. — 3 mailles chaînettes — 2 brides — 1 relief — 4 fois : (3 brides — 1 relief) — 1 maille passée dans la troisième maille chaînette du commencement.

3° RANG. — 1 maille chaînette — 2 demi-bridés dans la même maille — 1 demi-bride — 2 fois : (2 demi-bridés dans la même maille) — 1 demi-bride — 2 demi-bridés dans la même maille — 1 demi-bride — 2 fois : (2 demi-bridés dans la même maille) — 1 demi-bride — 2 demi-bridés dans la même maille — 1 demi-bride — 2 fois : (2 demi-bridés dans la même maille) — 1 maille passée dans la maille chaînette du commencement.

4° RANG. — 3 mailles chaînettes — 7 fois : (3 mailles chaînettes — 1 picot descendant — 3 mailles chaînettes — 1 bride crochet Marie-Louise dans la troisième maille) — 3 mailles chaînettes — 1 picot descendant — 3 mailles chaînettes — 1 maille passée dans la troisième maille chaînette du commencement.

5° RANG. — Tout en demi-bridés, maille pour maille, avec une augmentation à chaque dessin, c'est-à-dire 2 demi-bridés sur chaque bride.

6° RANG. — 16 fois : (4 mailles passées — 1 picot) — terminez par une maille passée.

PLANCHE DE CROCHET

PREMIER COTÉ.

1, Rond pour guéridon.

Quelques-unes de nos abonnées pourront reconnaître dans ce dessin la rosace de la cathédrale de Lausanne.

2, Dentelle pour le guéridon.

3 et 4, Angles pour voile de fauteuil.

5, Serviette à poisson.

6, Lambrequin. Ce dessin nous vient de Grenade.

7 et 8, A. B. pour pelote.

9, Carré pour voile de fauteuil ou dessus d'édredon.

10, Bande pour entre-deux de jupon.

11 et 12, Petites bandes pour cadre.

13, Dentelle pour voile de fauteuil, dessus de lit ou rideau.

14, Semé pour rideau.

15, Angle pour voile de fauteuil, dessus de lit ou rideau.

DEUXIÈME COTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Tabouret de piano.

Tous les signes portant à la légende le mot *soie* sont exécutés en soie d'Alger; ceux n'ayant que la nuance indiquée sont en laine.

2, Pantoufle.

3, Fond pour coussin, descente de lit, etc.

4, Bande cachemire pour fauteuil, bordure de rideau, coussin, coffre à bois, etc.

5, Bande pour bordure de rideau.

6, Médaillon.

Ce médaillon peut être disposé, en le répétant plusieurs fois, pour ornements d'église, chasuble ou étole.

PANTOUFLE

Dessin soutache bleue, appliques en moire bleue, bordées de soutache algérienne or; points noués en cordonnet d'or; dessin ondulé en soutache algérienne.

ABAT-JOUR

Deuxième partie de l'abat-jour.

GRAVURE DE MODES (1)

Première toilette.—Robe en lino uni relevée avec des pattes sur un jupon pareil à la robe; corsage

(1) Robe de madame Lecellier, 11, rue de la Michodière.

rond avec large ceinture. — Petit paletot pareil à la robe sans aucun normement.—Chapeau en paille d'Italie avec épis et voile long en gaze.

Deuxième toilette. — Robe en foulard shang-haï, ornée de ruban bleu liseré de blanc; un bouton de nacre est placé à l'extrémité de chacun des rubans. — Paletot pareil à la robe. — Chapeau en paille anglaise orné de velours et d'une écharpe en tulle, retenue par une agrafe en nacre.

Toilette de petite fille. — Robe en taffetas, garnie dans le bas d'un ruban ou d'un velours orné d'une petite passementerie en paille. — Ceinture avec petites basques et bretelles. — Guimpe en mousseline brodée garnie de valencienne. — Casquette en crin avec chardon et aigrette.

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 46, rue Sainte-Anne.

Toilette d'enfant de madame Lavalée-Péronne, 21, rue de Choiseul (à la Poupée de Nuremberg).

ÉPHÉMÉRIDES

17 AOUT 1661. — FÊTE DE VAUX.

Pendant huit ans, le surintendant Fouquet avait travaillé à faire du château de Vaux-le-Vicomte une résidence qui dépassait de beaucoup la splendeur des résidences royales, et pour l'inaugurer, Fouquet y invita Louis XIV et la cour, et leur offrit une fête dont le souvenir est resté. Lebrun avait peint les plafonds du château, Lenôtre en avait dessiné les jardins, Molière avait écrit tout exprès une pièce, *les Fâcheux*, qui devait être jouée sur un charmant théâtre, et quand le roi entra, accompagné de la reine et de Madame, suivi de toute la cour, on put voir sur son visage plus de mécontentement que de surprise, à l'aspect de ces magnificences étalées par un sujet. La fête eut son cours cependant, et comme l'a dit La Fontaine :

Tout combattait à Vaux pour les plaisirs du roi,
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles,

on semblait ne penser qu'au plaisir, et la chute du surintendant se préparait. Colbert faisait remarquer au roi les emblèmes choisis par Fouquet et que le

pinceau et le ciseau avaient reproduits; un écureuil avec ces mots : *Quò non ascendam? Oû ne monterai-je pas?* Il lui faisait remarquer aussi ce luxe, ces prodigalités qui accusaient la probité de l'homme à qui les finances du royaume étaient confiées; Colbert fut écouté, et Fouquet allait être arrêté au milieu de sa fête, mais Anne d'Autriche supplia son fils de ne pas se laisser aller à une colère qui, en ce moment, eût paru cruelle. Louis obéit à sa mère, mais dix-neuf jours après, il emmena le surintendant à Nantes, pour l'ouverture des États de Bretagne, il le fit arrêter et reconduire à Paris. Le procès fut instruit, et Fouquet ne sortit de la Bastille que pour subir une éternelle captivité à Pignerol. La fidélité de La Fontaine et de Pélisson éclatèrent aux jours de la disgrâce de leur protecteur.

Le château de Vaux fut abandonné; ses fontaines se turent, ses statues furent brisées, ses futaies abattues, aujourd'hui il appartient à la famille de Praslin, et il ne conserve plus de trace de ses anciennes beautés.



Mosaïque

Si votre petite lampe donne toute sa lumière, c'est toujours autant de ténèbres de moins dans ce monde, quelque petit que soit le coin qu'elle éclaire. Chaque chrétien peut être une bénédiction pour ceux qui l'entourent, un grain de ce sel qui est destiné à pénétrer et à sauver la masse.

E. WETHERELL.

LA CHANSON DU CERISIER.

Au printemps, le bon Dieu dit : « Qu'on mette la table au petit ver ! » Aussitôt le cerisier pousse feuilles sur feuilles, mille feuilles fraîches et vertes.

Le petit ver qui dormait dans sa maison, s'éveille, s'étend, ouvre sa petite bouche et frotte ses yeux engourdis.

Puis il se met à ronger tranquillement les petites feuilles, disant : « On ne peut s'en détacher ! Qui donc m'a préparé un tel festin ? »

Aussitôt le bon Dieu dit de nouveau : « Qu'on mette la table à la petite abeille ! » Aussitôt le cerisier pousse fleurs sur fleurs, mille petites fleurs fraîches et blanches.

Et l'abeille matinale l'a vu dès l'aurore, et les premiers rayons du soleil l'y conduisent. « Allons boire mon café, se dit-elle, il est versé dans une si précieuse porcelaine ! »

Que les tasses sont propres et belles ! Elle y trempe sa petite langue, et, tout en buvant, s'écrie : « La délicieuse boisson ! on n'y a pas épargné le sucre ! »

L'été vient, et le bon Dieu dit : « Qu'on mette la table au petit oiseau ! » Et le cerisier se couvre de mille fruits frais et vermeils.

« Ah ! ah ! s'écrie le petit oiseau, voilà qui tombe bien, j'ai bon appétit : cela donnera des forces à mes ailes et à ma voix, et je pourrai entonner une nouvelle chanson. »

A l'automne, le bon Dieu dit : « Enlevez la table, tous sont rassasiés. » Et le vent froid des montagnes se met à souffler et fait grelotter l'arbre.

Voici enfin venir l'hiver, et le bon Dieu dit : — « Recouvrez-moi ce qui reste. » Et les tourbillons de vent amènent les flocons de neige, et toute la nature se repose dans le sommeil.

HEBEL.

Le mot du Logogriphe de Juillet est **LÉON**, où l'on trouve : Noël — Noé — Elna, ancien nom au bourg de Saint-Amand (Nord).

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Aux absents les os.

RÉBUS



Paris. — Typographie MORRIS et Comp., rue Amelot, 64.



Enghien pub. imp. et des Bains St. J. J. Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

34^e année, Août 1863

Bruxelles Desterbecq Rue du Casino 8^{me} Paris des Bains St. J. J.

Ayuntamiento de Madrid

N^o 177

Amsterdam Desterbecq Paroissierat N. 529

